BIBLIOTHÉQUE

HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS.



ALCIBIADE.

BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRECIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES
ET PARTICULIÈRES
DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit
de diverses langues;

PAR M. BRETON,
Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME VI.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,
PAR W. MITFORD. TOME 6.

PARIS,
F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.
L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.
1809.

HISTOIRE
DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

CHAPITRE XXIII.

Suite de la guerre du Peloponnèse, depuis les liaisons de Lacédémone avec la Perse, jusqu'au retour d'Alcibiade, dans la vingt-quatrième année de la guerre.

LES richesses de la Perse se trouvant désormais réunies aux forces militaires de la confédération du Péloponnèse, la puissance d'Athènes touchoit de plus en plus à sa décadence; mais la division des partis et les lenteurs constitutionnelles en-

chaînoient le courage des Lacédémoniens. Les intérêts opposés des différentes républiques entravoient toutes les mesures de la confédération; tandis que l'imminence du danger redoubloit l'énergie des Athéniens. Ils surent si bien faire usage de leurs ressources, que bientôt ils se virent au moment de reprendre leur supériorité sur mer. Leur flotte s'empara de quatre galères de l'île de Chios dont cependant les équipages se sauvèrent.

Les Péloponnésiens continuoient d'avoir des succès. Les villes de Lébedos et d'Eræ, en Asie mineure, celle de Méthymne la seule qui, dans l'île de Lesbos obéît encore à Athènes, s'insurgèrent; mais ce détestable système qui, sous la domination de Lacédémone, aussi bien que sous celle des Athéniens, mettoit perpétuellement en conflit la classe

des riches avec celle des pauvres, fournissoit aux Athéniens une occasion dès le moment où ils pouvoient mettre des forces en mer, de faire triompher dans toutes les villes maritimes la faction démocratique.

Diomédon, commandant d'une de leurs escadres, n'eut qu'à se montrer devant Téos, pour faire rentrer cette ville sous les lois d'Athènes.

D'un autre côté les citoyens les plus distingués de Samos, crurent le moment favorable, pour se soustraire à l'oppression dont ils étoient victimes, en se mettant sous la protection des Péloponnésiens; mais le bas-peuple découvrit leur projet; aidé par les équipages de trois galères athéniennes, il fondit sur eux, en massacra deux cents, en expulsa environ quatre cents, et se partagea leurs propriétés.

Il ne falloit pas moins que ces

atrocités pour assurer aux Athéniens la possession de cette île considérable. Cependant ces massacres et ces brigandage furent récompensés par un décret du peuple d'Athènes, qui garantit à ceux qui les avoient commis le gouvernement indépendant de leur île, jusqu'alors soumise immédiatement aux volontés d'Athènes.

Tandis que les Athéniens obtenoient des succès sur les côtes orientales de la mer Egée, un désastre inattendu les accabloit près de leurs foyers. La flotte péloponnésienne retirée, comme nous l'avons dit, dans un port de Corinthe étant sortie à l'improviste attaqua l'escadre athénienne qui la bloquoit, remporta la victoire, et prit quatre vaisseaux.

Les Athéniens ne perdirent pas courage; ils envoyèrent un renfort à la flotte d'Asie, et rétablirent leur supériorité dans une nouvelle bataille

navale, livrée à la hauteur de Milet, et où Chalcidée, général lacédémonien, fut tué.

Ensuite les Athéniens firent un débarquement dans l'île de Chios. Les malheureux habitans reconnurent qu'ils étoient sacrifiés par les Lacédémoniens; abandonnés à eux-mêmes, ils furent obligés de se renfermer dans leurs murailles, laissant leurs terres à la merci du vainqueur.

Vers la fin de l'été [1], il arriva sur les côtes de Milet de nouvelles troupes athéniennes, commandées par Phrynichus, Onomacles et Scironides. Alcibiade marcha contr'eux avec cents Milésiens, pesamment armés, et les Péloponnésiens que Chalcidée avoit commandés; un corps d'infanterie et de cavalerie asiatique, commandé par Tissapherne en personne, se joignirent à lui.

[1] L'an 412 avant J. C.

Alcibiade avec ses Milésiens mit en déroute les Argiens qui faisoient partie de l'armée athénienne; mais les Athéniens ayant remporté une victoire complète sur les Péloponnésiens et les Asiatiques, Alcibiade fut forcé de se retirer. Les généraux athéniens se proposoient de prendre d'assaut la ville de Milet; mais une flotte péloponnésienne et syracusaine vint au secours de la place, et les Athéniens s'éloignèrent et retournèrent à Samos. Les Argiens honteux de l'échec qu'ils avoient essuyé, se retirèrent chez eux.

Les généraux de l'armée péloponnésienne voyant leur principal ennemi échappé à leur poursuite, délibérèrent sur ce qu'ils avoient à faire. Pour se concilier l'amitié du satrape, ils résolurent d'attaquer Jasos, principale résidence du rébelle Amorgès. La ville fut prise dès le premier as-

saut; Amorgès fut fait prisonnier et livré à Tissapherne qui le fit conduire à Suze. Après cette expédition, l'armée prit ses quartiers d'hiver à Milet.

Les Péloponnésiens voyoient prospérer leurs affaires sur terre, mais ils éprouvèrent encore un échec maritime et perdirent six vaisseaux.

Tissapherne, en vertu du traité, donnoit aux troupes du Péloponnèse une paie plus forte que celle qu'elles avoient coutume de recevoir; cependant les chefs du gouvernement de Lacédémone désapprouvèrent la convention conclue par Chalcidée. On fit un nouveau traité dans lequel la souveraineté du roi de Perse sur les villes grecques d'Asie, n'étoit pas reconnue d'une manière aussi formelle, mais cependant reconnue. Théramène, général lacédémonien, en fut le négociateur.

Le gouvernement de Sparte ne fut pas encore satisfait. Il envoya des commissaires qui désavouèrent également le traité conclu par Chalcidée et celui signé par Théramène ; ils déclarèrent en même temps que les troupes ne recevroient plus leur solde du satrape à moins qu'il ne consentît à négocier sur d'autres bases. Tissapherne dégoûté de ce ton impérieux et de ces manières inflexibles, se retira de Cnide sans rien terminer.

On peut douter que la conduite des commissaires ait été approuvée par les troupes qui trouvoient un grand avantage à recevoir leur paie du satrape ; mais il arriva une circonstance qui empêcha leur mécontentement d'éclater.

Quelques citoyens puissans de l'île de Rhodes ayant fait des propositions aux généraux péloponnésiens, ils résolurent de s'emparer de cette

île. La flotte péloponnésienne y arriva sans rencontrer celle des Athéniens, leva une contribution de trente-deux talens [1] pour fournir aux dépenses de la guerre; et, comme la saison étoit déjà fort avancée, les troupes passèrent le reste de l'hiver dans l'île de Rhodes.

Endius ayant terminé son année de magistrature, le parti d'Agis reprit le dessus à Sparte. Non-seulement Alcibiade se trouva hors d'état de poursuivre les projets qu'il avoit formés; mais il devint de plus en plus suspect à la confédération. Tout en contrariant Alcibiade, le gouvernement de Lacédémone le redoutoit; il ne savoit pas au juste ce qu'il en devoit attendre; mais il craignoit des conséquences fâcheuses. Thucydide assure que l'on envoya à Astyochus, général de l'armée, des

[1] Environ 172,000 francs.

instructions secrètes pour faire assassiner Alcibiade. Quelques auteurs ont attribué ce complot au ressentiment d'Agis dont Alcibiade avoit séduit l'épouse; d'autres à la vengeance de la reine elle-même, à qui Alcibiade avoit été infidèle; mais l'historien contemporain accuse l'administration de Sparte entière, sans nommer personne en particulier.

Cependant Alcibiade, soit qu'il eût été instruit de ce projet, soit qu'il se défiât des Lacédémoniens, sut échapper au sort qui le menaçoit, et se réfugia auprès de Tissapherne.

Cette révolution n'étoit pas une chose qui fût hors des calculs d'Alcibiade. Il avoit constamment médité de rentrer un jour dans sa patrie. Dans ces intentions, il avoit fait au satrape une cour assidue. Ni l'intérêt de l'empire de Perse, ni celui du satrape, ni les vues personnel-

les d'Alcibiade n'étoient d'accord avec les projets de Lacédémone, ou de la confédération péloponnésienne. Il ne lui fut pas difficile d'inspirer à Tissapherne de l'animosité contre les Péloponnésiens, et de se rendre lui-même nécessaire. Alcibiade lui fit entendre que l'intérêt public de l'empire de Perse et l'intérêt privé du satrape, n'étoient pas de faire obtenir des succès prompts et complets aux Péloponnésiens, mais plutôt de traîner la guerre en longueur ; que la politique du grand roi étoit de maintenir une balance entre les différens états de la Grèce, de faire en sorte que la même république ne pût avoir de prépondérance à-la-fois sur terre et sur mer ; que les Perses devoient favoriser les Athéniens sur le dernier de ces élémens, et les Lacédémoniens sur l'autre.

Toutes ces suggestions produisirent leur effet. Enfin arriva la crise qu'Alcibiade jugeoit favorable non-seulement pour retourner dans son pays, mais pour acquérir la gloire de le sauver, peut-être même de lui rendre sa splendeur première.

Alcibiade pensa que rien ne lui donneroit plus d'importance dans sa patrie que la notoriété de ses liaisons avec Tissapherne ; mais ne voulant pas se livrer à la discrétion de la multitude qui l'avoit expulsé, il résolut de mettre pour condition à son retour, qu'il seroit fait un changement dans le gouvernement, et l'oligarchie seroit substituée à la démocratie.

Cette idée paroîtra extravagante, mais le caractère d'Alcibiade et les circonstances la rendoient praticable. Les propositions que fit secrètement Alcibiade aux hommes les plus influens fixèrent leur intention.

Quand les amis d'Alcibiade trouvèrent leur projet assez mûr, ils déclarèrent ouvertement à l'armée qui se trouvoit à Samos qu'ils avoient la connoissance certaine, que le grand roi se rendroit volontiers allié d'Athènes, et lui fourniroit de l'argent pour les dépenses de la guerre, pourvu qu'Alcibiade fût rétabli et qu'on changeât la forme du gouvernement.

Ces propos excitèrent d'abord l'alarme et l'indignation; mais l'attrait d'une solde plus forte que celle que donnoit la république apaisa les murmures; la multitude se réconcilia avec l'idée de perdre sa puissance, si elle y trouvoit plus de sûreté et de profit.

Phrynichus, commandant de l'armée étoit attaché au régime démocratique; il voulut déjouer ces menées; mais la majorité se prononça contre lui; elle envoya au nom de

l'armée entière une députation à Athènes, pour solliciter l'établissement d'un nouvel ordre de choses. Phrynichus sur le point d'être abandonné de ses soldats, prit un parti désespéré. Il informa Astyochus, général lacédémonien, des divisions qui se manifestoient dans son armée. Astyochus qui étoit un homme foible et inepte, se rendit à Magnésie. Il communiqua au satrape et à Alcibiade les informations qu'il avoit reçues. Alcibiade s'empressa de faire avertir les principaux citoyens de Samos de la trahison du général athénien.

Phrynichus dont la position devenoit de plus en plus critique, proposa à Astyochus de lui livrer l'île où il commandoit.

Cependant ayant été averti que celui-ci l'avoit trahi encore une fois, et prévoyant qu'Alcibiade alloit en

avertir l'armée, il prévint cette démarche en annonçant à ses troupes que les ennemis se proposoient de les attaquer, et en ordonnant de fortifier Samos : par cette ruse il se tira du danger où il se trouvoit. La lettre d'Alcibiade arriva, mais ses avertissemens furent dédaignés; on les regarda comme l'intrigue d'un homme peu scrupuleux dans les moyens qu'il employoit pour perdre ses ennemis.

Sur ces entrefaites Pisandre, chef de la députation de l'armée, étoit arrivé à Athènes avec ses collègues.

Malgré la répugnance générale des Athéniens pour l'oligarchie, et malgré les efforts des ennemis d'Alcibiade, le vœu de l'armée fut accueilli. On nomma une commission de onze membres, dont Pisandre fut le chef, pour traiter avec Tissapherne et Alcibiade. Phrynichus et Scironides son collègue furent rappelés; on

les remplaça par Diomédon et Léon.

Les commissaires ne perdirent pas un instant pour se rendre auprès de ceux avec qui ils devoient négocier. Alcibiade à ce qu'il paroît, n'avoit pas sur le satrape toute l'influence dont il s'étoit flatté auprès des Athéniens ; d'un autre côté il prévoyoit que le parti aristocratique ne seroit pas aussi disposé en sa faveur qu'il se l'étoit promis. En conséquence il résolut de faire échouer les négociations, en suggérant au satrape des demandes que les commissaires d'Athènes ne voudroient jamais accorder. Les envoyés athéniens se montrèrent d'abord dociles ; Alcibiade devint de plus en plus exigeant ; alors les commissaires voyant qu'ils étoient joués, rompirent les conférences, et se retirèrent fort en colère à Samos.

Pisandre et ses collègues étant partis, Tissapherne renoua ses négocia-

tions avec les chefs péloponnésiens. Ceux-ci qui se repentoient sans doute de leur conduite hautaine renouvelèrent l'alliance de Lacédémone avec la Perse.

Cette bonne intelligence des Lacédémoniens avec le satrape de Lydie, ne les empêcha pas de rechercher l'alliance de Pharnabaze, satrape de l'Hellespont. Dès le commencement du printemps [1], Dercyllidas, Spartiate, fut envoyé auprès de lui. Il voyageoit par terre, accompagné d'une foible escorte; telle étoit cependant l'influence du nom spartiate, qu'avant même qu'il fût arrivé à Abydos, cette ville se révolta contre les Athéniens. Deux jours après, celle de Lampsaque en fit de même.

Le général qui commandoit la flotte athénienne de Chios crut devoir se rapprocher de l'Hellespont

[1] L'an 411 avant J. C.

avec vingt-quatre galères. Il permit ainsi aux insulaires de Chios de recevoir des secours.

Pisandre et ses collègues de retour à Samos, trouvèrent les esprits, non-seulement des Athéniens, mais des insulaires eux-mêmes disposés à adopter un changement dans la forme du gouvernement. Dès-lors ils se déterminèrent à ne plus s'occuper d'Alcibiade; mais à suivre leur premier plan d'établir une oligarchie à Athènes.

Il fut décidé entr'eux que Pisandre et cinq autres commissaires retourneroient dans la capitale; que les cinq autres visiteroient les états alliés ou sujets, et les rendroient propices à leurs vues.

Les moyens qui furent employés à Athènes pour établir ce nouvel ordre de choses ne sont pas honorables; on commença par des assassinats;

et ce furent des jeunes gens des meilleures familles qui les commirent; les principaux démocrates furent massacrés ; les autres effrayés n'osèrent plus se montrer.

Le parti oligarchique se trouvant assez fort, déclara enfin ouvertement les changemens qu'il se proposoit de faire à la constitution de l'état.

Il devoit toujours y avoir une assemblée du peuple, mais une assemblée composée seulement de cinq mille votans, choisis parmi les citoyens les plus distingués par leur fortune, ou par des services rendus à la république. C'étoit, dit l'historien contemporain, une mesure fort adroite ; non-seulement il étoit clair que ces cinq mille votans ne se trouveroient jamais tous dans l'assemblée, et que la faction des meneurs auroit toujours l'avantage ; mais tous ceux qui se déclaroient en faveur de ce changement pouvoient espérer de

faire partie de ce corps qui exerceroit l'autorité suprême.

En attendant les assemblées du peuple conservoient toujours leur ancienne forme, et le conseil des cinq cents étoit encore en fonctions; mais les assassinats continuoient; personne ne pouvoit parler dans les assemblées que ceux du parti, encore falloit-il qu'ils eussent obtenu d'abord l'assentiment de leurs chefs.

Les partisans de la démocratie n'étant pas unis entr'eux, ignorant à quel nombre d'ennemis ils avoient affaire, le supposant plus considérable qu'il n'étoit en effet, osoient à peine se plaindre de ces attentats; chacun d'eux s'estimoit heureux de n'en être pas soi-même victime.

Les choses étoient déjà dans cette situation, lorsque Pisandre revint à Athènes; il fut résolu que la rédaction de la nouvelle constitution seroit faite par une commission de dix

citoyens qui feroient leur rapport un certain jour fixé. Ce jour étant arrivé, le peuple fut convoqué sur le mont Colone. La commission des dix proposa d'abord une loi dont le but n'étoit autre que de prévenir l'objection d'illégalité contre les mesures que le parti alloit faire prendre; il fut dit que tout citoyen seroit libre d'exprimer son opinion dans les assemblées, sur les affaires politiques; on prononça une amende contre tous ceux qui, par des moyens quelconques, voudroient détruire cette liberté. Cela fait, quelques orateurs du parti oligarchique émirent leur opinion pour que l'administration de la république fût changée, et que le trésor public ne donnât plus aucune paie ni gratification quelconque qu'à ceux qui seroient employés par la république à un service étranger.

Ces premières propositions ayant

passé, Pisandre présenta enfin la nouvelle constitution; les dispositions principales étoient qu'il seroit choisi cinq présidens par le peuple, que ces cinq magistrats nommeroient cent autres personnes, lesquelles en désigneroient chacune trois; que le conseil des quatre cents ainsi composé, auroit le gouvernement exécutif, mais que l'autorité suprême continueroit de résider dans les mains d'un corps de cinq mille citoyens qui s'assembleroient quand le conseil le jugeroit convenable.

C'est ainsi que le plus habile politique qui, selon Thucydide, existât alors en Grèce, chercha à remédier aux inconvéniens de la démocratie athénienne. En effet, Pisandre n'étoit que l'instrument d'Antiphon, l'un des plus vertueux des Athéniens, et celui peut-être qui avoit le plus de talens. Cette supériorité même excitoit tant de jalousie parmi le peuple,

qu'il n'avoit pu en faire usage pour le bien public ; mais dans toutes les causes particulières qui se jugeoient, soit dans les cours inférieures de justice, soit devant le peuple assemblé, nul homme n'étoit plus capable de servir ses cliens par ses bons avis, ou par son éloquence.

Celui qui tenoit le second rang parmi les adversaires de la démocratie, étoit Theramène, fils d'Agnon, qui avoit aussi beaucoup d'éloquence et une grande expérience dans le métier des armes.

Les démocrates avoient pour eux un homme d'un grand talent, Phrynichus, le dernier général sur la côte d'Asie ; cependant lorsque le parti oligarchique eut rompu avec Alcibiade, Phrynichus se mit aussi du côté des oligarques.

Le décret ayant passé dans l'assemblée du peuple, les auteurs de

cette révolution concertèrent entre eux la nomination du nouveau conseil ; mais le conseil des cinq cents que l'ancienne constitution avoit investi du pouvoir exécutif, n'avoit pas été consulté dans tout ceci ; et comme il étoit maître du Prytanée, nom de l'édifice où il tenoit ses séances, il étoit évident qu'on ne pourroit l'en expulser que par force.

Les membres du nouveau conseil des quatre cents se rendirent en conséquence au Prytanée, avec des poignards cachés sous leurs habits. Ils étoient accompagnés de cent vingt jeunes gens armés comme eux ; ils portoient les sommes d'argent dues pour les honoraires des conseillers ; et s'en servant comme d'un appât, ils les engagèrent à sortir pour recevoir ce qui leur revenoit. Les membres de l'ancien conseil reçurent tranquillement leur argent, cédèrent sans ré-

sistance, et il n'y eut pas de tumulte à cette occasion.

Ainsi fut terminée cette révolution extraordinaire. Athènes et toutes les parties du territoire de l'Attique qui n'étoient pas occupées par l'ennemi, reconnurent les nouvelles autorités. Cette révolution diffère de toutes les autres qui étoient si tumultueuses et si fréquentes dans les états de la Grèce; on ne commit aucun assassinat juridique; on ne mit personne en jugement, très-peu d'individus furent arrêtés. Quelques-uns s'expatrièrent. Il est vrai que l'on continuoit d'égorger en secret ceux du parti démocratique qui donnoient le plus d'inquiétude.

On auroit volontiers rappelé ceux qui précédemment avoient été exilés par jugement du peuple; l'historien Thucydide eût partagé avec eux l'avantage de revenir dans sa patrie;

mais on persistoit à vouloir exclure Alcibiade ; et l'on craignoit d'ailleurs que ces proscrits ne reprissent une influence dangereuse.

Un des points le plus essentiels pour le nouveau gouvernement, étoit de faire la paix avec Lacédémone. On ne désespéroit pas d'y parvenir. On envoya en conséquence, une députation auprès d'Agis à Décélie ; on lui représenta que ce n'étoit plus avec une multitude inconstante et capricieuse qu'il traiteroit, mais avec un gouvernement ferme et stable, analogue à celui de Sparte.

Agis crut au contraire que la fermentation, produite par la nouvelle révolution, lui permettoit de dicter des lois. En conséquence il fit venir des troupes du Péloponnèse, et se rendit sous les murs d'Athènes ; mais l'événement justifia les chefs du parti oligarchique. Il n'arriva rien de ce

qu'Agis avoit supposé. On fit sortir d'Athènes un corps de cavalerie, des troupes lègères et des archers soutenus par de l'infanterie pesante. Les Péloponnésiens n'avoient pas de cavalerie à opposer à celle d'Athènes. Le détachement qui se trouvoit le plus près de la ville fut culbuté, et les Athéniens eurent la gloire d'emporter les morts. Agis trompé dans son attente se retira prudemment à Décélie, et renvoya ses troupes de renforts. Il reçut plus favorablement de nouvelles ouvertures ; les Athéniens envoyèrent sans délai des ambassadeurs à Lacédémone.

Pisandre s'étoit imaginé que les habitans de Samos étoient, comme l'armée, tout disposés au nouvel ordre de choses ; mais à peine fut-il parti qu'il s'éleva des dissensions parmi les Samiens. Les Athéniens voulurent les apaiser ; il y eut un com-

bat dans lequel Charminus, un de leurs généraux, fut du nombre des morts.

Jusqu'alors le parti oligarchique avoit triomphé; mais Léon et Diomédon, généraux athéniens, quoique membres de familles distinguées, crurent devoir favoriser la faction démocratique.

Léon et Diomédon ne jouissoient pas d'un grand crédit dans l'esprit du peuple; deux jeunes officiers d'un rang inférieur, Thrasybule et Thrasylle, étoient mieux vus de la multitude. Ce furent eux qui agitèrent l'esprit des soldats; et tandis que la révolution se faisoit à Athènes en faveur de l'oligarchie, le parti démocratique triomphoit à Samos. Les démocrates samiens se trouvant désormais appuyés par les Athéniens, ne gardèrent plus de modération. Ils égorgèrent trente membres de leur

conseil des trois cents, trois autres furent bannis; et le reste se soumit au régime démocratique.

Lorsqu'on apprit à Athènes ce qui se passoit à l'armée, les choses furent sur le point de changer de face; les plus zélés démagogues voulurent, dans le premier moment, tourner leurs armes contre ceux de leur parti qui avoient lâchement cédé à la faction opposée. Une considération empêcha des troubles violens d'éclater; ce fut la crainte que l'armée péloponnésienne n'en profitât, pour détruire à la fois les deux partis.

Ainsi l'effusion du sang humain fût arrêtée dans la capitale; mais la plus grande fermentation continuoit de régner dans l'armée. Thrasybule et Thrasylle tirant avantage de l'indolence des chefs, s'étoient insensiblement mis à sa tête. L'armée ne regardoit plus la république

comme existant à Athènes ; mais elle se considéroit elle même comme la république. Les généraux Léon et Diomédon furent accusés de modération et de tiédeur. Les soldats s'étant constitués en assemblée du peuple, les déposèrent, et remirent le commandement à Thrasybule et à Thrasylle.

Toutes ces mesures qui n'étoient autre chose que la proclamation d'une guerre civile mettoient dans la situation la plus périlleuse la république et la flotte dont l'étranger épioit toutes les démarches. L'armée, dit l'historien, se consoloit par cette considération qu'elle faisoit toute la force de la république ; que le parti des oligarques, bien qu'il fût maître de la ville, ne se trouvoit cependant pas en état de lutter contre elle. L'armée commandant à la flotte, pouvoit non-seulement se faire res-

pecter des alliés, mais s'emparer du Pirée ; fût-elle réduite à n'avoir plus d'autre patrie que l'île de Samos, cette patrie n'étoit pas encore à dédaigner. Elle se croyoit si bien en sûreté, et avoit tant de moyens de pourvoir a sa subsistance, qu'elle ne doutoit pas qu'Alcibiade mécontent des oligarques, ne se réunît à la cause des soldats ; appuyée en outre par le roi de Perse, elle ne doutoit nullement du succès.

Le parti oligarchique d'Athènes avoit toujours craint que l'armée et la flotte ne voulussent pas consentir au changement de gouvernement. Aussitôt que le conseil des quatre cents se fut installé, dix commissaires furent envoyés, avec ordre de ramener par la persuasion et par la douceur l'esprit des militaires. Ces commissaires ayant appris en route l'insurrection de l'armée et la dé-

position des généraux, ne crurent pas devoir s'avancer plus loin.

Heureusement pour Athènes, il n'y avoit pas alors d'homme de génie à la tête de la confédération péloponnésienne.

Dans ces conjonctures, Thrasybule convoqua une assemblée générale de l'armée ; il exposa les avantages qu'on pourroit tirer du rappel d'Alcibiade. L'assemblée adhéra à son avis ; elle prit une résolution dans la forme ordinaire des décrets du peuple athénien, par laquelle Alcibiade fut réintégré dans tous ses privilèges de citoyen, avec l'assurance de l'entier oubli du passé.

Thrasybule se rendit lui-même auprès d'Alcibiade, pour lui faire part de ce décret. Ils revinrent ensemble à Samos. Alcibiade harangua les troupes ; il fit l'apologie de sa conduite, et promit ses bons offices auprès du satrape Tissapherne.

Ce discours fit une telle impression que sur le champ, Alcibiade fut élu général. Thrasybule et Thrasylle restèrent en place, comme ses collègues.

Cet évènement répandit dans toute la flotte une joie immodérée, et une confiance irréfléchie. Déjà les militaires ne pensoient plus aux Péloponnésiens qu'avec mépris; brûlant de se venger du conseil des quatre cents, ils demandèrent qu'on mît sur-le-champ à la voile pour le Pirée. Alcibiade cependant modéra leur impatience.

La flotte du Péloponnèse qui étoit à Milet, reçut une impression fâcheuse de ces évènemens. Alcibiade qui naguères donnoit des conseils à la confédération, et qui avoit conservé tout son ascendant sur le satrape, avoit désormais à sa disposition toutes les forces de l'ennemi.

Non-seulement les soldats et les matelots, mais les principaux officiers accusèrent Astyochus d'une foiblesse qui compromettoit les intérêts de leur pays. Ils prononcèrent même le mot de trahison. Les matelots de Syracuse et de Thurium, plus tumultueux que les autres, se présentèrent en foule devant Astyochus, et lui demandèrent avec mutinerie, l'arriéré de leur solde.

Astyochus qui n'avoit aucun talent pour commander, leur répondit avec la fierté spartiate; il menaça un des officiers, et leva même son bâton comme pour le frapper. Les matelots indignés, voulurent venger leur chef. Heureusement pour Astyochus, il y avoit un autel tout près de-là; il courut s'y réfugier. Les mutins respectèrent cet asyle et se dispersèrent. Bientôt après, Mindare arriva de Lacédémone pour remplacer

Astyochus dans le commandement.

Tissapherne, malgré ses liaisons avec Alcibiade, n'avoit pas changé de politique. Son objet étoit de maintenir l'équilibre entre les puissances belligérantes. Il étoit alors aussi peu disposé à rompre avec les Péloponnésiens, qu'il l'avoit été peu à leur donner une supériorité décisive. Astyochus possédoit ses bonnes graces; car la conduite même qui avoit révolté les subordonnés de ce général, étoit ce qui plaisoit au satrape. Lorsqu'Astyochus retourna à Sparte, Tissapherne envoya avec lui un Carien nommé Gaulitès, en qualité d'ambassadeur, afin de se plaindre des procédés des Milésiens.

Les Milésiens envoyèrent de leur côté des députés pour se justifier. Hermocrates qui depuis peu, et par suite d'un changement dans l'administration de Syracuse, avoit été des-

titué de son commandement en Asie, les accompagna.

Il étoit fort heureux pour Athènes, que ses ennemis fussent ainsi divisés au moment où il y avoit une république athénienne dans l'Attique, et une autre à Samos, plus acharnées l'une contre l'autre, que contre l'ennemi extérieur. Les quatre-cents, par leur imprudence, avoient échoué dans leurs négociations de paix avec Lacédémone.

Leurs ambassadeurs s'étoient embarqués dans une galère, dont l'équipage étoit composé de démocrates. En passant devant la côte d'Argolide, les matelots se révoltèrent, conduisirent le bâtiment à Nauplie, et livrèrent les ambassadeurs comme prisonniers à l'administration d'Argos.

Il n'y avoit pas dans la Grèce, d'état qui fût plus intéressé aux troubles qui divisoient la république d'Athènes. La dernière révolution

avoit causé à Argos de grandes alarmes ; on craignoit que ce ne fût le signal de la ruine de la démocratie dans toute la Grèce. Les Argiens retinrent donc les ambassadeurs, et envoyèrent eux-mêmes des députés à Samos, pour assurer l'armée athénienne de leur amitié et de leur assistance.

Cependant les commissaires désignés par le conseil des quatre-cents, pour négocier avec la flotte et l'armée, s'étoient enfin hasardés à se rendre à Samos. Ils y arrivèrent en même temps que les ambassadeurs argiens. Alcibiade étoit déjà de retour. On convoqua une assemblée des citoyens athéniens de l'armée ; les commissaires d'Athènes et les députés argiens y furent admis.

Il s'éleva alors un grand tumulte parmi les soldats ; ils s'écrièrent, que ceux qui avoient renversé le gou-

vernement démocratique, méritoient la mort ; les généraux ne parvinrent qu'avec peine à rétablir l'ordre. Les commissaires prirent la parole ; ils furent interrompus par des cris furieux, plusieurs orateurs se précipitèrent à la tribune ; ils proposèrent de partir sans délai pour le Pirée, de rétablir l'ancienne constitution, et de punir ceux qui l'avoient détruite.

Ce fut alors, dit Thucydide, que pour la première fois Alcibiade rendit à son pays un service réel, et un service tel que peut-être jamais nul n'en rendit un plus grand.

L'assemblée étoit sur le point d'adopter ce projet extravagant ; et dans la chaleur de l'enthousiasme on l'eût mis immédiatement à exécution. Athènes se trouvoit dès-lors plongée dans les horreurs d'une guerre civile. C'en étoit fait de ses possessions en Ionie et sur la côte de l'Hellespont.

Alcibiade seul pouvoit empêcher ce désastre, et il l'empêcha. Il effraya cette multitude sur les dangers du parti violent qu'elle vouloit prendre. Il dicta lui-même la réponse que l'on devoit faire aux Athéniens. Il dit aux commissaires que ce qui révoltoit les esprits, ce n'étoit pas précisément la réduction du nombre des citoyens ayant droit de voter dans l'assemblée des cinq mille, mais que l'on insistoit sur la suppression du conseil des quatre cents, et sur le rétablissement de l'ancien conseil des cinq cents.

Il s'adressa ensuite aux ambassadeurs d'Argos, les remercia de leur zèle, les pria de se tenir prêts à leur donner assistance si cela étoit nécessaire, mais que dans le moment, on n'en avoit pas besoin.

Après avoir tiré la chose publique de ce danger [1], Alcibiade crut né-

[1] L'an 411 avant J. C.

cessaire de se rendre auprès du satrape Tissapherne, et obtint par ses démarches deux résultats avantageux; le premier, d'empêcher la jonction d'une flotte phénicienne avec celle du Péloponnèse, et le second de déconcerter les Péloponnésiens, en donnant de nouveaux alimens à la jalousie et à la défiance que depuis long-temps ils ressentoient déjà contre Tissapherne.

La réponse d'Alcibiade transmise aux Athéniens, et le rapport de leurs commissaires, leur donnèrent beaucoup d'inquiétude; mais ils ne voulurent pas céder. Les oligarques regardoient comme leur seule ressource dans la situation des affaires, de conclure un traité de paix à quelques conditions que ce fût, avec Lacédémone. Leur première ambassade ayant été arrêtée en route, Antiphon et Phrynichus furent nommés

pour suivre la négociation ; mais ils revinrent sans avoir rien terminé.

D'autres circonstances enhardirent encore la faction démocratique qui, depuis que les dispositions de l'armée étoient bien connues, avoit repris courage. On apprit qu'il se rassembloit sur la côte de Laconie une flotte destinée en apparence à favoriser les insurgés de l'île d'Eubée. Le peuple craignit que la destination véritable de cette expédition ne fût de ravager le territoire de l'Attique, et que les oligarques n'eussent formé le complot d'ouvrir à l'ennemi le port du Pirée. Thucydide assure même que ces alarmes n'étoient pas sans fondement. Le peuple se crut trahi, et choisit pour première victime Phrynichus, lequel, peu de jours après son retour de Lacédémone, fut poignardé en plein jour sur la place publique.

Le meurtrier se sauva, mais un Argien qui étoit son complice fut arrêté. On mit celui-ci à la question, mais il ne voulut rien déclarer, si ce n'est qu'il y avoit de nombreux et fréquens rassemblemens dans diverses maisons, notamment dans celle du commandant des gardes de la ville.

Théramène et Aristocratès, soit qu'ils eussent ou non pris part à ce crime, en furent encouragés à poursuivre leurs desseins : ils avoient un parti dans le conseil des quatre-cents, et Théramène continuoit ses fonctions de général.

Bientôt on apprit que la flotte du Péloponnèse, au lieu de relâcher dans l'île d'Eubée, avoit cotoyé l'île d'Egine, et étoit mouillée à Epidaure, d'où elle paroissoit menacer Athènes elle-même.

Théramène ne manqua pas d'ex-

citer ceux de son parti contre la faction d'Antiphon. Il résolut de frapper un coup décisif. On gagna un corps d'infanterie; ces soldats arrêtèrent Alexiclès, général qui commandoit au Pirée, et s'emparèrent d'un fort qu'on avoit nouvellement construit.

Théramène étoit présent à la séance du conseil, lorsqu'on y annonça cette violence. Les membres du parti opposé accusèrent Théramène et ses amis d'être les fauteurs de la sédition. Théramène répondit avec le plus grand sang-froid ; il proposa d'aller sur les lieux et de faire mettre en liberté son collègue. On eut l'imprudence de déférer à cette offre. Il partit en effet, et se fit accompagner par un de ses collègues dont les dispositions politiques lui étoient bien connues.

L'alarme s'étoit répandue dans la ville; on craignoit qu'Alexiclès n'eût

été mis à mort, et que le parti démocratique ne se fût emparé du Pirée. Cependant la tranquillité fut rétablie.

Théramène s'adressa aux soldats avec l'autorité d'un général, et blâma leur conduite; mais il ne s'opposa pas à la destruction du fort, et le lendemain lorsqu'il eût été entièrement démoli, les soldats relachèrent leur chef Alexiclès. Ils se réunirent ensuite dans le théâtre de Bacchus auprès de Munychie. Le résultat de leurs débats fut de marcher contre Athènes, et de s'emparer de l'enceinte du temple de Castor et Pollux, pour en faire une place d'armes.

Cependant pour rendre leurs démarches régulières, ils interjetèrent appel à l'assemblée des cinq mille de tous les griefs dont ils se plaignoient. Les habitans d'Athènes en conçurent de vives inquiétudes. Le conseil des

quatre cents s'étant assemblé, nomma une commission pour entrer en pourparlers, avec les troupes. Ces commissaires promirent que l'assemblée des cinq mille seroit immédiatement convoquée ; que les quatre cents déposeroient leur autorité, et que l'assemblée du peuple leur nommeroit des successeurs.

Ces mesures de conciliation produisirent de l'effet. Les soldats fixèrent un certain jour pour tenir une assemblée dans le temple de Bacchus, et aviser aux moyens de réunir les deux partis.

Le jour convenu, le peuple alloit se rendre au temple de Bacchus, lorsqu'on apprit que la flotte du Péloponnèse avoit fait un mouvement ; ce danger imminent fit taire les passions réciproques. Les Athéniens de tous les partis coururent au Pirée.

Mais c'étoit une fausse alerte ; les

vaisseaux ennemis poursuivirent leur route; ils doublèrent le promontoire de Sunium et s'avancèrent vers Orope.

Une nouvelle alarme saisit les Athéniens; on connoissoit le penchant des insulaires d'Eubée pour la révolte. Déja privés des productions de l'Attique par l'occupation de Décélie, ils étoient menacés des plus grands malheurs si l'ennemi s'emparoit d'Eubée d'où ils tiroient toutes les subsistances; on se hâta d'équiper quelques galères qui mirent à la voile sons les ordres de Thymocharès. Les équipages de ces galères débarquèrent près de la ville d'Erétrie; mais n'ayant pu acheter de provisions dans le marché, ils furent obligés de s'en procurer dans les maisons particulières, et par conséquent de se disperser.

Les Erétriens étoient d'accord avec le commandant spartiate; au signal

qu'ils donnèrent, la flotte traversa le canal; le port d'Erétrie n'offroit aucune sûreté à l'escadre athénienne; elle fut attaquée pendant que ses équipages étoient dans la confusion, et que tous les matelots n'étoient pas encore revenus à bord. Après quelque résistance, elle fut mise en fuite. Quelques vaisseaux se sauvèrent dans le port de Chalcis; la plupart des autres échouèrent sur la côte d'Erétrie, et les hommes qui les montoient se sauvèrent par terre. Ceux qui atteignirent un fort occupé par une garnison athénienne près d'Erétrie ne coururent plus de danger; mais ceux qui pleins de confiance dans l'amitié des Erétriens se réfugièrent dans la ville furent tous égorgés. Les Péloponnésiens prirent vingt-deux galères, toute l'île d'Eubée excepté Orée se révolta en leur faveur.

Cet échec produisit à Athènes une

consternation encore plus profonde que les événemens de Sicile. L'Attique elle-même n'étoit pas si précieuse pour les Athéniens que l'île d'Eubée. D'ailleurs si l'ennemi se fût dirigé sur le champ avec sa flotte victorieuse vers le Pirée, il s'en fût facilement rendu maître. Le peuple d'Athènes alarmé, se rassembla dans le Pnyx, lieu où l'on délibéroit quelquefois sur les affaires publiques du temps de la démocratie. Les chefs du parti démocratique, usant du pouvoir que leur donnoient les circonstances, firent adopter sur-le-champ un décret par lequel le conseil des quatre-cents étoit dissous, et l'autorité suprême remise à l'assemblée des cinq mille.

Théramène et ses partisans n'eurent pas plutôt obtenu ces avantages, que Pisandre et les autres chefs du parti aristocratique partirent d'Athènes, et se rendirent la plupart à

Décélie. Aristarque, l'un des généraux de ce parti voulut que sa retraite fût vivement ressentie.

Œnœ forteresse sur les frontières de l'Attique et de la Béotie, attaquée plusieurs fois sans succès par les Péloponnésiens, avoit encore une garnison athénienne. Cette garnison inquiétoit les détachemens ennemis qui passoient entre Décélie et le Péloponnèse. Les Corinthiens la tenoient assiégée de concert avec les Béotiens. Aristarque se rendit à Œnœ. Après avoir concerté ses mesures avec les généraux de l'armée assiégeante, il fit croire à la garnison qu'il avoit été conclu avec Lacédémone un traité en vertu du quel la place devoit être livrée aux Béotiens. On ajouta foi à sa parole, et la garnison ayant obtenu un sauf-conduit de l'ennemi, évacua la forteresse.

Antiphon et quelques chefs oli-

garques de peu d'importance se hasardèrent à rester à Athènes.

Cependant Théramène et ses adhérents n'éprouvèrent aucun obstacle dans leurs mesures : on décréta le rappel d'Alcibiade, et de tous ceux qui par la même cause s'étoient absentés du pays. La constitution, selon Thucydide, fut mieux organisée qu'elle ne l'avoit jamais été. On établit une sorte de gouvernement mixte ; on prit un juste milieu entre le gouvernement d'un trop grand nombre et celui d'un petit nombre.

Pendant que cela se passoit à Athènes, la flotte et l'armée péloponnésiennes sur la côte d'Asie se trouvoient exposées à la plus grande détresse, faute d'argent, et parce que le satrape Tissapherne ne tenoit aucun de ses engagemens. Pharnabaze, satrape de l'Hellespont, ayant fait à Mindare, général de cette armée,

des propositions favorables, Mindare jugea à propos de se rapprocher de l'Hellespont ; mais la flotte athénienne de Samos, bien qu'inférieure en nombre, étoit dans une position très-avantageuse pour lui intercepter le passage ; elle mit dans son départ le plus grand secret possible. Le hasard dérangea ces calculs une affreuse tempête la força de relâcher dans le port d'Icare, où elle resta cinq ou six jours.

Thrasylle qui commandoit en l'absence d'Alcibiade et de Thrasybule, instruit que l'ennemi étoit parti de Milet, se mit à sa poursuite ; il se joignit à l'entrée de l'Hellespont, à la hauteur d'Abydos, vis-à-vis le promontoire de Cynossema. La flotte péloponnésienne étoit de quatre-vingt six voiles ; celle des Athéniens renforcée par une escadre que Thrasybule amena

de Lesbos étoit de soixante-huit. Les Athéniens ayant étendu leur ligne, pour n'être pas pris en flanc, affoiblirent leur centre ; les Péloponnésiens n'eurent pas de peine à le rompre. Ils poussèrent contre la côte quinze galères et les détruisirent. Cet avantage jetta néanmoins le désordre dans la ligne péloponnésienne : les Athéniens en profitèrent pour mettre la flotte ennemie dans une déroute complette ; ils lui prirent vingt-un vaisseaux ; les autres se réfugièrent dans le port d'Abydes.

La galère qui fut expédiée à Athènes pour annoncer cette victoire, y répandit l'allégresse. Il sembloit que ce fût le premier symptôme de convalescence, après une maladie réputée mortelle. On se trouva mieux disposé à prendre en patience la révolte d'Eubée et les fâcheuses conséquences qui en résultoient.

Cette bataille navale assuroit d'ailleurs aux Athéniens leurs possessions sur la côte d'Asie. Leur flotte s'étant présentée devant Cyzique, s'empara de huit galères péloponnésiennes qui revenoient de Byzance. La ville de Cyzique dépourvue de fortifications, se rendit sans coup férir, et paya une forte contribution.

Bientôt après, Alcibiade rejoignit la flotte athénienne avec treize nouveaux vaisseaux, et apporta l'agréable assurance qu'il avoit entièrement mis Tissapherne dans l'intérêt des Athéniens.

Tissapherne cependant n'avoit pas vu sans déplaisir le départ de la flotte péloponnésienne de Milet. Non-seulement il craignoit de perdre les avantages qu'il s'étoit promis de l'alliance des grecs, mais il voyoit avec jalousie Pharnabaze sur le point d'en profiter lui-même.

Alarmé par ces circonstances fâcheuses, Tissapherne résolut de se rendre sur l'Hellespont, et de conférer avec les généraux péloponnésiens. Il s'arrêta à Ephèse, et y offrit un sacrifice à Diane. Un tel hommage à la religion des Grecs de la part d'un Perse et d'un homme d'un rang aussi élevé que Tissapherne, soit qu'il ait été dicté par la superstition, soit qu'il ait été commandé par la politique, est la meilleure preuve de la décadence rapide de la puissance des Perses.

Le récit de Thucydide se termine à l'exposition de ce fait; mais, heureusement pour nos connoissances dans l'histoire de la Grèce, un autre écrivain contemporain qui n'étoit guères inférieur par ses talens, s'est chargé d'en continuer les annales. L'histoire de Xénophon commence aussi brusquement que celle de Thu-

cydide finit; et quoiqu'il n'y ait pas de lacune très-importante, la liaison des deux narrations n'est pas complette.

Le premier fait dont Xénophon fasse mention dans ses annales, c'est que Thymocharès, le général athénien qui commandoit dans la malheureuse affaire d'Erétrie, étant arrivé d'Athènes avec quelques vaisseaux, livra un second combat à une escadre péléponnésienne, et fut encore battu.

Peu de temps après l'équinoxe d'automne [1], il y eut une seconde bataille générale entre les Athéniens et les Péloponnésiens. Pendant toute la journée la victoire fut indécise. Mais Alcibiade étant arrivé avec dix-huit galères, les Athéniens furent vainqueurs. Les Péloponnésiens s'enfui-

[1] Dans la même année, 411 avant J.C.

rent à Abydos ; mais il n'y avoit pas de port pour les protéger ; le satrape Pharnabaze étoit sur le rivage avec une armée nombreuse, il entra dans la mer avec sa cavalerie, tant que les chevaux purent y trouver le gué praticable, et favorisa la retraite des équipages ; mais les Athéniens prirent trente galères.

Ce fut vers cette époque que Tissapherne arriva sur les côtes de l'Hellespont. Alcibiade alla le trouver, persuadé que les derniers événemens lui feroient obtenir une réception encore meilleure. Il lui apportoit de riches présens qui de tous temps ont été nécessaires en Orient pour se concilier l'amitié des grands personnages ; mais Alcibiade fut trompé dans son attente. Tissapherne prétendit qu'il avoit reçu de son maître l'ordre de traiter les Athéniens en ennemis ; il le fit arrêter, et con-

duire comme prisonnier à Sardes [1].

Après un mois de détention, Alcibiade se sauva à Clazomène, et de-là vint rejoindre la flotte de l'Hellespont.

Tandis qu'Alcibiade étoit absent, et que la flotte athénienne s'étoit dispersée, Mindare ayant reçu des renforts qui portoient sa flotte à soixante galères, résolut d'attaquer les quarante voiles que les Athéniens avoient laissées à Sestos. Les Athéniens en furent instruits, et se retirèrent pendant la nuit à Cardie, de l'autre côté de la Chersonèse. Mindare ayant vu son projet avorter, se retira à Cyzique.

Pharnabaze y vint de son côté avec des troupes de terre. Cette ville sans défense fut obligée de recevoir encore une fois des ennemis d'Athènes; mais déjà Alcibiade avoit rejoint la

[1] L'an 410 avant J. C.

flotte ; il forma le hardi projet de surprendre l'ennemi. Favorisé par un temps sombre et pluvieux, il se mit entre la flotte péloponnésienne et le port. La seule ressource que présentât à Mindare la tactique navale de ce temps-là, c'étoit de se rapprocher le plus près possible du rivage, et d'y débarquer ses troupes. Alcibiade ayant pénétré son intention, fit déborder sa ligne par vingt vaisseaux, et débarqua lui-même.

Mindare attaqué sur terre, fut vaincu et tué ; les équipages de toute la flotte péloponnésienne prirent la fuite, et à l'exception de l'escadre syracusaine, qui fut brûlée par ses propres matelots, tous les autres bâtimens tombèrent au pouvoir des Athéniens.

Après cette victoire importante, qui privoit l'ennemi de toute sa marine, Alcibiade leva des contri-

butions dans tous les pays environnans. La détresse des Péloponnésiens est peinte, en termes très-laconiques, dans une lettre écrite par un officier spartiate que les Athéniens interceptèrent, et qui étoit ainsi conçue:

« La chance a tourné contre « nous ; Mindare est tué ; nous « mourons de faim, nous ne savons « plus que faire ».

Les Péloponnésiens trouvèrent néanmoins un généreux ami dans Pharnabaze, qui leur donna tous les secours en son pouvoir. Il les recueillit dans le port d'Antandros, et leur fournit des bois de construction pour construire une nouvelle flotte. Les habitans de la ville, de leur côté, élevèrent des murailles pour se défendre. Ils furent secondés par les Syracusains, dont Hermocrate étoit encore une fois redevenu le général.

Pendant ce temps, Syracuse livrée à l'esprit de faction, commettoit la plus grande ingratitude envers ceux qui lui rendoient le plus de services. Hermocrate et ses collègues furent non-seulement destitués de leurs commandemens, mais, sans forme de procès, et sans qu'on voulût les entendre, ils furent condamnés à l'exil. Cette nouvelle mécontenta l'armée; mais Hermocrate fut le premier à rétablir l'ordre, et se soumit volontairement au décret. Pharnabaze le reçut auprès de lui, et le traita avec la plus grande distinction. Il lui donna des sommes considérables, dont Hermocrate se servit pour équiper des vaisseaux et solder des matelots avec lesquels il continua de combattre pour la cause commune; déterminé, si l'occasion s'en présentoit, à les employer pour faire triompher son parti a Syracuse.

Les Athéniens avoient tout-à-fait repris courage. Agis étant sorti de Décélie [1] pour dévaster la campagne, s'approcha d'Athènes. Thrasylle qui depuis quelque temps commandoit la garnison de la ville, fit une sortie, et lui livra bataille.

Agis ne s'attendoit pas à un engagement que les Athéniens avoient constamment évité pendant tout le cours de la guerre. Il fut repoussé avec perte. Cette victoire mit Thrasylle en grand crédit; on ne balança plus à lui accorder un renfort pour la flotte de l'Hellespont; c'étoit le motif pour lequel il étoit venu à Athènes.

Au printemps, l'escadre de Thrasylle mit à la voile pour rejoindre Alcibiade; le général Athénien voulut lever des contributions sur la côte d'Ionie; il débarqua près de Pygéla

[1] L'an 409 avant J. C.

et ravagea le pays. Les Milésiens envoyèrent un corps de troupes pour secourir leurs voisins; mais les Athéniens les mirent en fuite et en firent un grand carnage.

Le lendemain, Thrasylle fit rembarquer ses troupes. Suivant les côtes de Lydie, il fit plusieurs descentes et brûla quelques villages. Le succès l'enhardit à tenter nne entreprise plus importante; il se présenta devant Ephèse où étoit Tissapherne avec une armée formidable. Le général Athénien fit débarquer ses troupes en deux divisions; mais il fut complettement vaincu. Après cet échec, Thrasylle se retira du côté de l'Hellespont, et se dédommagea cependant par quelques avantages sur mer. Il se joignit, à Lampsaque, avec la flotte d'Alcibiade.

Un faux point d'honneur jeta du trouble dans l'armée athénienne;

ceux qui avoient servi sous Alcibiade refusoient de regarder comme égaux les derniers venus que commandoit Thrasylle. Les soldats d'Alcibiade avoient toujours été vainqueurs ; ceux de Thrasylle avoient essuyé un échec. Il paroît qu'Alcibiade ne fit rien pour détruire un préjugé dangereux, seulement quand le chef est foible, mais dont un commandant habile peut tirer parti. Il fit caserner séparément les deux corps de chaque armée.

Cependant Pharnabaze, avec un nombreux corps de cavalerie, avoit établi son quartier d'hiver dans la ville voisine d'Abydos. Alcibiade résolut de l'y attaquer ; le satrape vint au-devant de lui, fut défait et ne dut son salut qu'à la vîtesse de son cheval et à l'obscurité de la nuit. Après cette action, où les soldats de Thrasylle s'étoient distingués, ceux de

l'autre corps de l'armée dirent que leur tache étoit effacée ; ils ne refusèrent plus d'avoir les mêmes quartiers ni de marcher avec eux.

Le gouvernement de Lacédémone étoit alors occupé de troubles domestiques ; les Hilotes s'étoient révoltés. Un grand nombre s'étant retranchés dans les montagnes vers le promontoire de Malée, s'y défendirent avec tant d'opiniâtreté qu'on leur accorda enfin une capitulation, en vertu de laquelle ils eurent la liberté de se retirer et de s'établir hors du territoire de Lacédémone. Cependant les spartiates ne perdoient pas pour cela leurs prétentions de donner des lois à toutes les républiques de la confédération.

Les succès d'Alcibiade et de Thrasybule ayant remis en honneur les armes athéniennes, il ne restoit plus aux Athéniens qu'à s'occuper des moyens

d'assurer à la république des revenus capables de faire face aux dépenses de la guerre. Il étoit nécessaire pour cela de s'emparer de Bysance, et de Chalcédoine. La république se trouvoit dès lors en état d'exercer sa domination sur toutes les villes de la Propontide et de l'Hellespont. Ce fut dans cette intention que dans la vingt-quatrième année de la guerre, Alcibiade entreprit le siège de Chalcédoine [1].

Hippocrate, Lacédémonien, commandoit dans cette ville. Pharnabaze averti des dangers qu'il couroit, vint à son secours avec une armée dont la cavalerie étoit nombreuse; mais déjà les Athéniens avoient établi leur ligne de contrevallation d'une mer à l'autre, excepté dans un endroit où il y avoit une rivière.

Le général lacédémonien sachant

[1] L'an 408 avant J. C.

qu'on venoit à son secours, fit une sortie avec toute sa garnison, tandis que les Perses cherchoient à se faire un passage en suivant le lit de la rivière. Après un combat opiniâtre, Pharnabaze fut contraint à se retirer. La garnison fut repoussée, et Hippocrate se trouva du nombre des morts.

Alcibiade laissa à ses deux collègues le commandement de l'armée, et passa de l'autre côté de l'Hellespont pour préparer une nouvelle entreprise, et lever des contributions. Pharnabaze ne pouvant secourir Chalcédoine fit des propositions aux généraux athéniens. Ses liaisons avec le Péloponnèse n'avoient pas répondu à son attente ; il fut bientôt conclu un traité par lequel on stipula que Pharnabaze donneroit vingt talens [1] pour la rançon de Chalcédoine, et

[1] Environ 108,000 francs.

que les Chalcédoniens paieroient à Ahènes leur ancien tribut.

Déjà Alcibiade s'étoit rendu maître de Sélymbrie, sur la côte septentrionale de la Propontide, et prenoit ses mesures pour faire le siége de Bysance; Pharnabaze lui envoya demander la ratification des articles qui avoient été conclus au sujet de Chalcédoine. Cette ratification fut accordée dans une entrevue solennelle que les généraux eurent ensemble.

Il étoit dit par le traité, que les Athéniens enverroient une ambassade à la cour de Perse. Quatre Athéniens et deux Argiens furent nommés membres de cette légation: les Lacédémoniens en conçurent beaucoup de jalousie. Déjà ils avoient une ambassade à Suze; ils demandèrent à Pharnabaze la permission d'envoyer d'autres ministres en même

temps que les ambassadeurs d'Athènes et d'Argos ; cela leur fut accordé.

Un armistice ayant été conclu pour toutes les possessions sur les côtes asiatiques de l'Hellespont, le pays soumis à la satrapie de Pharnabaze se trouvoit dans une paix profonde ; mais il paroît ne s'être pas inquiété de Byzance. Cléarque, Lacédémonien, y commandoit. Les Athéniens firent de vains efforts pour prendre la place d'assaut ; mais ils complettèrent leur contrevallation ; la place étoit prête à se rendre par famine.

Dans cette extrémité, et lorsque les généraux péloponésiens restoient dans l'inaction, Cléarque résolut d'aller lui-même leur inspirer de la confiance, et de rassembler une flotte avec laquelle il pût faire une telle diversion que les Athéniens levassent le siège. Il comptoit recevoir de

l'argent de Pharnabaze ; mais Cléarque n'étoit pas un Brasidas ; il n'avoit pas su se concilier l'affection des peuples ; il étoit despote comme l'étoient d'ordinaire tous les gouverneurs spartiates. Lorsque les vivres commencèrent à devenir rares à Bysance, les troupes grecques recevoient toujours leur ration accoutumée, et l'on méprisoit les besoins du peuple.

Delà résulta un mécontentement général. L'absence de Cléarque augmenta encore la discorde. Il avoit toujours existé un parti athénien dans la ville ; cette faction prit plus d'assurance, et eut des communications avec Alcibiade ; une porte fut ouverte pendant la nuit ; les Athéniens entrèrent, et firent la garnison lacédémonienne prisonnière.

Après cette expédition Alcibiade rendit encore d'autres services à son

pays. Cependant il y avoit à Athènes un parti dont l'inimitié étoit tellement prononcée contre lui, qu'il n'osoit pas y revenir ; mais quand il apprit qu'il venoit d'être élu général de la république, que Thrasybule et Conon étoient nommés ses collègues, il se mit aussitôt en route pour l'Attique.

Le hasard fit qu'il arriva au Pirée le jour même où l'on célébroit les fêtes plyntériennes. C'étoit une journée de deuil pendant laquelle la statue de Minerve étoit voilée ; les Athéniens ne vouloient alors entreprendre aucune affaire. Plusieurs personnes regardèrent cet événement comme d'un mauvais augure pour Alcibiade et pour la république.

Cependant la nouvelle de l'arrivée d'Alcibiade attira une foule immense sur son passage. Cet homme extraordinaire n'étoit pas sans inquiétude ;

cependant il se mit en marche pour la ville, entouré de plusieurs de ses parens et amis.

Son premier soin fut de se justifier devant le conseil des cinq cents, et ensuite devant l'assemblée du peuple, de l'accusation de sacrilége qui avoit été formée contre lui ; puis il fit l'apologie de la conduite qu'il avoit tenue pendant son bannissement. Plusieurs orateurs lui succédèrent à la tribune, et parlèrent dans le même sens ; personne ne prit la parole contre lui. On le nomma généralissime, comme le seul homme capable de sauver la chose publique.

Bientôt il se présenta pour lui une occasion d'ajouter à la faveur du peuple. Depuis que les Lacédémoniens occupoient Décélie, les Athéniens n'avoient pu faire la procession des mystères de Cérès à Eleusis, en suivant la voie sacrée. Il falloit

faire une portion de chemin par mer, et négliger une partie du cérémonial. Alcibiade qui avoit amené d'Asie de nouvelles troupes, se chargea d'escorter la procession par terre. Tous les rites furent religieusement accomplis; et, grace à la protection de l'armée, l'ennemi n'y apporta aucun trouble.

Alcibiade songea ensuite à l'équipement de la flotte avec laquelle il devoit traverser de nouveau la mer Egée.

CHAPITRE XXV.

Affaires d'Athènes depuis le retour d'Alcibiade jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse.

PENDANT que le sort des armes se prononçoit en faveur des Athéniens, les Lacédémoniens obtenoient dans leurs négociations diplomatiques des

succès capables de contre-balancer ceux de leurs ennemis. Nous n'avons pas de renseignemens très-détaillés sur ce qui se passoit dans l'intérieur de l'empire des Perses ; nous savons seulement que des dissensions intestines très-fréquentes étoient cause de la négligence de la cour à l'égard des provinces les plus éloignées.

C'est pour cela que les satrapes de l'Asie mineure étoient dans la nécessité de rechercher l'amitié de l'un ou l'autre parti parmi les Grecs, afin de pouvoir se défendre contre les hostilités de l'autre.

Le riche royaume de Médie s'étoit révolté ; mais dans l'année qui précéda le retour d'Alcibiade Darius en personne l'avoit fait rentrer dans le devoir. Darius trouvant que ses états étoient trop vastes pour prospérer sous le gouvernement d'un seul, se proposa de les démembrer. Il vouloit

en donner une portion à son plus jeune fils Cyrus, et laisser la plus grande partie de l'empire à son fils aîné Artaxerce. Après la soumission de la Médie il porta son attention sur les provinces qui confinoient aux mers de la Grèce; mais devenu vieux et infirme, il ne voulut pas se charger lui-même de ce qui concernoit cette nation de petites républiques militaires. Il confia ce soin à Cyrus, jeune homme qui donnoit les plus belles espérances, qui n'auroit peut-être eu besoin que d'une meilleure éducation pour devenir un grand prince; mais dont l'esprit turbulent et ambitieux excita sans cesse des désordres et des jalousies dans le siége du gouvernement.

Tel étoit l'état des choses à la cour de Perse, lorsqu'une ambassade lacédémonienne y arriva. Les circonstances politiques lui assuroient une

bonne réception : le monarque se détermina facilement en faveur de la confédération, et particulièrement pour Lacédémone contre Athènes. Après avoir obtenu cet avantage, les ambassadeurs se mirent en route pour l'Asie mineure.

Pendant ce temps Pharnabaze, accompagné des ambassadeurs athéniens et lacédémoniens qu'il s'étoit chargé de conduire à Suze, étoit arrivé vers l'automne [1] jusqu'en Phrygie, où il passa l'hiver. Au printemps, il alloit se remettre en marche, lorsque les autres ambassadeurs qui se rendoient à Suze, passèrent par le même endroit. [2] Ils étoient accompagnés d'officiers perses qui avoient l'ordre d'annoncer que Cyrus alloit prendre le gouvernement des provinces occidentales.

[1] L'an 408 avant J. C.

[2] L'an 407 avant J. C.

Pharnabaze ne crut pas devoir aller plus loin. Quelque temps après, Cyrus étant arrivé, les envoyés athéniens s'efforcèrent de gagner les bonnes graces de ce prince ; mais le trouvant invariablement attaché à la cause des Péloponnésiens, ils demandèrent la faculté de continuer leur voyage pour la cour de Perse. Cyrus ne leur permit ni d'aller en avant, ni de revenir sur leurs pas ; et demanda qu'ils lui fussent remis ; Pharnabaze déclarant qu'il les avoit pris sous sa protection, refusa de les livrer ; mais il se passa trois ans avant que ces ambassadeurs pussent revenir dans leurs foyers.

L'esprit soupçonneux des Lacédémoniens leur avoit fait établir comme une règle, que nul ne pourroit avoir le commandement en chef de la flotte, plus d'une année ; et c'étoit peut-être par suite du même

principe que jamais les rois n'avoient ce commandement. Après un long espace, pendant lequel il ne s'étoit élevé à Sparte aucun homme remarquable, il s'en présenta enfin qui donnèrent une nouvelle vigueur à ses conseils, et rendirent de l'éclat à ses armes.

Lysandre, nommé cette année amiral de la flotte d'Asie, avoit peu de chose du caractère des anciens Spartiates; mais il réunissoit toutes les qualités propres à réussir dans le siècle où il vivoit.

Arrivé à Éphèse il se trouva à la tête d'une flotte de soixante-dix galères. Dès qu'il apprit que Cyrus venoit d'arriver à Sardes, il s'empressa de lui faire sa cour, et fut on ne peut mieux accueilli. Son principal objet étoit d'obtenir une augmentation de paie pour les troupes grecques que le roi de Perse se chargeoit

d'entretenir. Cette solde étoit auparavant de trois oboles (environ huit sous par jour) ; Lysandre demanda qu'elle fût portée à huit oboles (environ un franc). Cette augmentation de dépense, dit-il, peut au premier coup-d'œil paroître exorbitante, mais sous un autre rapport c'est une économie ; nous sommes sûrs d'attirer à nous un grand nombre de déserteurs de la flotte ennemie, et par conséquent de terminer plus promptement la guerre.

Cyrus répondit avec politesse qu'il ne doutoit pas de la sagesse de cette demande ; mais qu'il ne pouvoit outre passer les volontés du roi. Lysandre, se soumit en rusé courtisan. Le prince charmé de sa personne le retint à souper.

Lysandre avoit une conversation et des manières insinuantes. Echauffé par le vin, le prince lui

demanda s'il pourroit faire quelque chose qui lui fût agréable. Lysandre répondit que rien ne lui plairoit plus que l'augmentation d'une obole pour la paie de chaque marin.

Enchanté de ce désintéressement et de cette générosité apparente du général spartiate, le prince accorda cette augmentation. Toute la flotte célébra à l'envi les louanges de Lysandre.

Le peuple d'Athènes n'étoit pas encore instruit de l'alliance de la Perse avec la confédération du Péloponnèse, lorsqu'Alcibiade, trois mois après son retour, partit du Pirée avec une escadre et des troupes. Il châtia en passant une insurrection des habitans de l'île d'Andros et se rendit ensuite à Samos.

Ce fut à son arrivée qu'il apprit la nouvelle politique de la Perse. La consternation étoit grande dans l'ar-

mée athénienne. Ce n'étoient pas les forces militaires, mais les richesses de la Perse que l'on redoutoit. Le seul expédient auquel on crut devoir recourir, ce fut de gagner Tissapherne.

Suivant l'ancienne politique de la Perse, les satrapes avoient toujours une sorte d'indépendance dans leurs gouvernemens respectifs. On parvint en effet à le séduire; mais il n'étoit pas en faveur avec Cyrus, et il ne put parvenir à faire recevoir les ambassadeurs athéniens.

Ces contre-temps nuisoient singulièrement à Alcibiade. La promesse qu'il avoit faite de l'alliance des Perses étoit principalement ce qui avoit été cause de son rappel. Ses forces navales étoient encore supérieures à celles de l'ennemi; mais elles étoient disséminées; la plus grande partie étoit sur la côte d'Asie,

en face d'Ephèse, le reste étoit sur l'Hellespont, sous les ordres de Thrasybule. Alcibiade crut devoir aller conférer avec ce dernier, pour concerter ensemble leurs mesures.

Pendant l'absence d'Alcibiade, Antiochus à qui il avoit recommandé d'éviter toute action générale, sortit du port d'Ephèse, comme pour reconnoître la position de l'ennemi. Lysandre dont la flotte étoit de quatre-vingt-dix voiles s'occupoit à la mettre en bon état et ne cherchoit pas à livrer combat. Cependant les manœuvres d'Antiochus l'engagèrent à mettre en mer quelques bâtimens. A cette vue plusieurs galères vinrent secourir le général athénien. Lysandre fit sortir toute sa flotte ; les Athéniens en firent autant, mais avec tant de précipitation et de désordre, qu'ils ne purent former leur ligne. Après une longue résistance ils furent mis

en déroute, se retirèrent à Samos, et perdirent quinze de leurs galères. Antiochus fut du nombre des morts.

Lysandre éleva un trophée sur la côte de Notium, et conduisit ses prises à Ephèse.

C'étoit le coup le plus terrible que pût recevoir Alcibiade ; il se hâta de revenir à la tête de sa flotte, se présenta devant Ephèse, et chercha à engager les Péloponnésiens dans une nouvelle bataille ; mais Lysandre ne voulut pas sortir du port.

Cette bataille de Notium n'étoit pas d'une grande importance par elle-même : peu d'hommes y avoient été tués, et la perte des vaisseaux fut bientôt réparée ; mais elle acheva de perdre Alcibiade de réputation parmi les Athéniens.

Déja la multitude élevoit contre lui différens griefs. La nouvelle de la défaite de la flotte mit la ville entière

en commotion. Les ennemis d'Alcibiade s'emportèrent en déclamations contre lui. Thrasybule, fils de Thason [1], l'accusa d'un orgueil intolérable et d'une honteuse négligence de ses devoirs. On eut soin de mêler quelques vérités incontestables aux plus grossiers mensonges. Thrasybule, fils de Lycus, habile et vertueux collègue d'Alcibiade, fut enveloppé dans sa disgrace ; un décret du peuple les destitua et nomma à leur place dix généraux, parmi lesquels se trouvoient Conon et Thrasylle.

Alcibiade ne voulut point soumettre sa destinée à un jugement du peuple d'Athènes. Il est vrai qu'il ne fut pas sommé de comparoître devant l'assemblée générale ; mais il dédaigna de se justifier et se retira dans la Chersonèse de Thrace.

[1] L'autre Thrasybule, qui commandoit en second sous Alcibiade, étoit fils de Lycus.

Quant à Thrasybule, moins exposé sans doute à l'esprit de parti, il ne quitta pas la flotte et conserva le commandement d'une galère sous Conon qui venoit d'être désigné amiral de la flotte.

La saison étoit avancée et ses équipages montroient beaucoup de découragement ; mais heureusement l'ennemi ne se sentoit pas assez fort pour faire des entreprises hardies. Conon parcourut la côte d'Asie et les îles qui obéissoient soit aux Lacédémoniens, soit aux Perses ; il leva partout des contributions.

L'hiver suivant Callicratidas remplaça Lysandre dans le commandement de la flotte du Péloponnèse. Callicratidas étoit un rigide observateur des antiques mœurs de Sparte. Lorsqu'il arriva à Ephèse, Lysandre lui dit qu'il lui remettoit le commandement d'une flotte victorieuse

et maîtresse de la mer. En ce cas, reprit Callicratidas, passez avec votre flotte à l'ouest de Samos, vous m'en céderez le commandement quand nous serons à Milet.

La flotte athénienne étoit réunie à Samos; et passer à l'ouest de cette île c'étoit offrir au général ennemi l'occasion de livrer bataille. Lysandre s'excusa, en disant qu'il ne pourroit le faire sans excéder ses pouvoirs, puisque l'officier qui devoit le remplacer étoit arrivé.

Callicratidas regarda toutefois cela comme un aveu que la flotte n'étoit pas assez forte pour affronter l'ennemi; il s'occupa des moyens de l'augmenter. Il fit venir de Chios, de Rhodes et d'autres états de la confédération cinquante galères nouvelles, se trouvant désormais commander à cent quarante bâtimens de guerre, il résolut d'entrer en campagne.

L'austérité excessive de Callicratidas lui faisoit des ennemis et il fut d'abord obligé d'apaiser quelques mutineries. Lysandre avoit épargné une somme d'argent assez considérable sur les subsides que lui avoit payés Cyrus pour l'entretien de la flotte. Peu disposé à servir Callicratidas, au lieu de lui remettre ces fonds, il les rendit aux Perses. Bientôt, Callicratidas se trouva sans argent. Il résolut d'aller lui-même à la cour de Sardes pour en demander ; mais il ne réfléchit nullement aux moyens de se ménager une bonne réception par quelques intrigues parmi les officiers de Cyrus, ou de détruire les impressions défavorables, que soit Lysandre, soit ses partisans, avoient pu faire naître contre lui.

Arrivé à Sardes, il demanda audience sur le champ. On lui répondit qu'il falloit attendre deux jours.

La patience étoit une vertu des Spartiates ; et il sut dévorer cet affront. Quand il se rendit au palais, le jour fixé, on le remit au lendemain. Pendant qu'il attendoit inutilement dans les antichambres, la vue d'un faste qui lui étoit inconnu jusqu'alors, la corruption et la vénalité qui étoient manifestés de toutes parts, excitèrent en lui la plus vive indignation. Tel fut le dégoût qu'il éprouva, qu'il partit sans avoir vu le prince, et sans avoir rien fait. Il s'écria que les Grecs étoient bien malheureux de s'adresser aux barbares pour avoir de l'argent ; qu'il voyoit trop bien quelles seroient les conséquences de leurs funestes dissensions ; que s'il revenoit dans son pays, il feroit tout son possible, pour réconcilier Athènes avec Lacédémone.

De retour à Ephèse, Callicratidas partit avec sa flotte pour Milet ; afin

de subvenir aux dépenses, il fit un emprunt aux Milésiens, et aux habitans de Chios. Sa flotte qui s'étoit encore grossie, consistoit en cent soixante dix bâtimens de guerre; son premier exploit fut de prendre d'assaut Méthymne dans l'île de Lesbos. On fit un riche butin, et les esclaves furent vendus sur la place publique. Les alliés demandoient que les habitans de Méthymne fussent eux-mêmes mis en vente; mais Callicratidas, avec une générosité et un patriotisme bien rares dans l'histoire de la Grèce, déclara que tant qu'il jouiroit du commandement, aucun Grec ne seroit fait esclave.

Dans le même temps où Callicratidas augmentoit sa flotte, Conon au contraire diminuoit la sienne; il ne conserva que les bâtimens qui étoient les meilleurs voiliers, et les équipages qui entendoient le mieux la

manœuvre. Par ce moyen, il exécutoit ses mouvemens avec plus de rapidité; il attaquoit subitement des places sans défense, poursuivoit les vaisseaux marchands, donnoit la chasse à de foibles escadres, et évitoit un ennemi supérieur en force.

La flotte du Péloponèse étoit mouillée à Méthymne, lorsqu'elle vit passer celle de Conon composée de soixante-dix voiles. Callicratidas se mit à sa poursuite, comptant intercepter la retraite des Athéniens à Samos. Conon se réfugia dans Mitylène; mais les rameurs péloponnésiens firent des efforts si prodigieux que Callicratidas entra dans le port, en même temps que lui. Conon obligé de combattre contre des ennemis bien supérieurs, perdit trente de ses vaisseaux, dont les équipages se sauvèrent. Les autres galères furent

mises à l'abri, sous la protection des remparts de la ville.

Callicratidas resta avec sa flotte dans la rade ; et ayant fait débarquer de l'infanterie, il forma le siège de Mitylène par terre et par mer. Quelque temps après, Cyrus lui envoya des subsides, sans qu'il les eût demandés.

La situation de Conon étoit alarmante. La ville étoit très-peuplée et sans provisions ; non-seulement le général athénien ne pouvoit tirer des vivres du dehors ; mais il ne savoit comment faire connoître sa détresse. Cependant il parvint à faire sortir deux galères d'une vitesse éprouvée. L'une se mit en route pour Athènes ; l'autre fit voile du côté de l'Hellespont.

L'ennemi s'en étant aperçu, quelques-uns de ses vaisseeux coupèrent leurs câbles, et coururent à

la poursuite des Athéniens. Celle des galères qui se dirigeoit vers l'Hellespont fut prise; mais l'autre arriva à Athènes.

Les Athéniens armèrent aussitôt cent dix galères. Pour en compléter les équipages, il fallut non-seulement faire embarquer des citoyens de l'ordre équestre, qui, en tous temps, avoient été exceptés du service maritime; mais cela même ne suffisant pas, on fit servir des esclaves comme matelots; le nombre des hommes à bord de la flotte, se montoit à plus de vingt mille. Au bout de trente jours, cette expédition partit. En passant à Samos, elle se renforça encore de dix bâtimens, et continua sa route vers Lesbos.

Callicratidas informé qu'une flotte considérable étoit arrivée à Samos, laissa cinquante galères pour continuer le blocus, et se mit en marche

avec cent vingt bâtimens au devant de l'ennemi.

Le même soir, tandisque ses équipages étoient débarqués suivant l'usage, au promontoire de Malée, pour prendre leur repas, on aperçut dans les petites îles d'Arginuse, entre Lesbos et le continent, des feux qui annonçoient que le camp naval des ennemis s'y étoit établi. Vers minuit, le général lacédémonien leva l'ancre pour surprendre les Athéniens ; mais une tempête le força d'attendre jusqu'au lendemain.

Dès l'aube du jour, les Athéniens gagnèrent le large, et se formèrent en ordre de bataille. Huit généraux de la république servoient alors sur la flotte. Thrasybule et Théramène qui naguères avoient eu le commandement en chef, se trouvoient simples capitaines de galères ; chacun des huit généraux athéniens, com-

mandoit une escadre de quinze vaisseaux; et ces huit escadres rangées sur deux lignes, formoient les deux aîles de la flotte; les alliés occupoient le centre sur une seule ligne.

Quant aux Lacédémoniens, dont les vaisseaux, suivant le rapport de Xénophon, étoient alors plus rapides dans leurs manœuvres que ceux des Athéniens, ils se rangèrent sur une seule ligne.

Hernon, capitaine du vaisseau du général lacédémonien, trouva les dispositions des Athéniens si avantageuses, qu'il conseilla de ne pas livrer bataille, assurant que la retraite étoit préférable. Callicratidas répondit en élève de Lycurgue, mais non avec le jugement qu'exigeoit le commandement important qui lui étoit confié, que la perte de sa vie importoit peu à la république, mais que sa fuite la couvriroit de honte.

La victoire fut longtemps et vivement disputée ; mais enfin Callicratidas qui commandoit l'aîle droite de la flotte, dans le moment où sa galère donnoit de la proue contre un vaisseau ennemi, se laissa tomber dans la mer, par suite du choc, et se noya. Vers le même temps, la gauche des Athéniens fit plier la droite des Lacédémoniens. La mort du général en chef répandit partout la confusion; et les Péloponnésiens prirent la fuite ; environ soixante dix de leurs galères furent prises ou détruites ; il n'échappa qu'un seul bâtiment de l'escadre lacédémonienne qui étoit de dix voiles; vingt-cinq bâtimens athéniens furent coulés, ou mis hors d'état de servir.

Les généraux athéniens après cette victoire, tinrent un conseil de guerre, pour délibérer sur ce qu'il leur restoit à faire. C'étoit une chose impor-

tante que de recueillir les morts, et à plus forte raison les vivans qui flottoient au milieu des débris des vaisseaux, ou qui cherchoient à se sauver à la nage. Diomédon opina pour que la flotte entière s'occupât de ce soin. Erasinidès dit qu'il étoit plus utile de remplir l'objet de l'expédition, et d'aller au secours de Conon. Il étoit facile, ajoutoit-il, de s'emparer de la flotte ennemie, qui étoit restée à Mitylène, sous le commandement d'Etéonicus; d'ailleurs le mauvais temps rendoit peu praticable de relever les bâtimens naufragés.

Thrasylle ouvrit un avis différent, et dit que la flotte pouvoit remplir à la fois l'un et l'autre objet; qu'une division pouvoit recueillir les naufragés, tandis que le reste mettroit à la voile pour Mitylène.

Il y a dans cette affaire, qui eut

les suites les plus graves, quelque mystère que l'esprit de parti ou des affections particulières ont déterminé Xénophon à tenir caché; car il est évident qu'il en savoit plus qu'il n'en a voulu dire.

Aucun des généraux n'ayant voulu commander la division qui devoit secourir les naufragés, Théramène et Thrasybule se chargèrent de ce soin. Tous les généraux se mirent en mesure de se présenter devant Mitylène. Malheureusement une tempête fit échouer l'un et l'autre dessein. La flotte entière fut réduite à se réfugier derrière les îles Arginuses. Les infortunés qui formoient l'équipage de douze galères échouées pendant la bataille, périrent faute d'assistance.

Un de ces petits bâtimens légers que les Péloponnésiens avoient toujours à la suite de leur flotte, por-

ta à Mitylène la nouvelle de la perte de la bataille. Il arriva pendant la nuit. Etéonicus enjoignit au capitaine de gagner sur le champ la pleine mer, de garder le plus profond secret, et de reparoître au grand jour; d'ordonner à ses matelots de se couronner de fleurs comme si l'on eût remporté la victoire, et d'annoncer que Callicratidas avoit détruit la flotte ennemie.

Cela fut ponctuellement exécuté. Etéonicus ayant fait rapprocher ses troupes des remparts de Mitylène, offrit des sacrifices d'actions de grace; mais en même temps il fit embarquer ses principaux magasins sur des vaisseaux de transport. Au premier vent favorable il les fit partir pour Chios. Il brûla son camp naval, et conduisit son infanterie à Méthymne.

Ces manœuvres inattendues des assiégeans, furent les premiers in-

dices qui firent reconnoître à Conon la défaite de Callicratidas. Sortant bien vîte avec toutes ses galères, il alla au devant de la flotte victorieuse, et tous les vaisseaux ensemble retournèrent à leur ancienne station de Samos.

La victoire d'Arginuse, la plus mémorable que les Athéniens eussent remportée pendant la guerre, auroit terminé promptement les contestations en faveur d'Athènes, si Athènes eût possédé un gouvernement capable de fermeté, ou même assez sage pour ne pas commettre d'extravagances.

Quel fut cependant l'effet de cette victoire? Ce fut un des résultats les plus extraordinaires, les plus honteux et les plus extravagans qu'ait pu jamais produire l'esprit de faction.

Des huit généraux qui comman-

doient à la bataille d'Arginuse, deux seulement, Protomachus et Aristogènes restèrent avec Conon à Samos; les autres Diomédon, Périclès, Lysias, Aristocratès, Erasinidès et Thrasylle, revinrent dans leur patrie, soupçonnant bien peu le sort qui les attendoit. Ils trouvèrent la république aveuglée par des intrigues. Déjà un décret du peuple les avoit tous destitués, excepté Conon. Dès que les six dont nous venons de parler furent arrivés, Erasinidès fut arrêté pour concussions et autres malversations prétendues dans l'exercice de sa place. Cinq autres furent cités devant le conseil, pour répondre de leur conduite, et furent aussi envoyés en prison.

A la première assemblée du peuple, Théramène se porta le principale accusateur. C'étoit à lui ainsi qu'à Thrasybule, que les généraux

accusés avoient remis le commandement d'une division de quarante-six galères pour recueillir les naufragés, et cependant le crime qu'il leur imputoit, fut précisément d'avoir négligé ce devoir. Xénophon ne nous explique pas cette contradiction singulière.

On montra contre les accusés, une partialité révoltante; on ne leur permit pas de produire leur défense dans les formes ordinaires. Tout ce qu'on leur accorda, ce fut de prononcer une courte harangue devant le peuple. Il étoit évident que la majorité de l'assemblée penchoit pour l'absolution des accusés; mais le parti qui avoit juré leur perte, avoit pour lui les proèdres ou présidens. Ceux-ci déclarèrent que le jour étoit trop avancé pour que l'on pût compter distinctement les voix, et qu'il falloit renvoyer l'affaire à la prochaine

assemblée. Encouragés par ce succès, les ennemis des généraux, exigèrent encore un point de plus. On décréta que dans l'intervalle, le conseil statueroit sur la manière dont le procès seroit instruit et jugé à l'assemblée suivante. C'étoit en d'autres termes autoriser le conseil à se dispenser des formes établies par la constitution, pour le jugement des affaires criminelles.

Mais le parti opposé aux généraux étoit trop fort ; la multitude étoit impatiente et irréfléchie. Les amis des accusés furent surpris ; peut-être craignèrent-ils d'irriter les indifférens en résistant à une proposition raisonnable en apparence. Au surplus la question fut ainsi décidée, et l'on congédia l'assemblée.

Les meneurs couroient toujours le danger de voir la majorité du peuple se prononcer en faveur de

accusés ; ils employèrent un moyen perfide pour échauffer les esprits. On étoit à la veille des Apaturies ; c'étoit une fête dont l'origine remontoit à un temps immémorial, et dans laquelle les différentes familles s'assembloient. Le chef de chacune recevoit une sorte d'hommage des membres qui la composoient.

Une multitude de gens payés à cet effet se montrèrent dans la ville vêtus de noir, ayant les cheveux et la barbe rasés, comme cela étoit d'usage quand on portoit le deuil. On fit croire que c'étoient les parens des Athéniens morts pendant la tempête après la bataille d'Arginuse. Cet artifice ne fut pas sans effet sur le bas-peuple. Pendant ce temps-là Callixène membre du conseil disposoit les esprits de tout son pouvoir en faveur de son parti.

Callixène exposa que l'affaire avoit

été suffisamment débattue devant l'assemblée du peuple ; et qu'il ne s'agissoit que de connoître son vœu en formant un scrutin par boules noires et blanches. Cette mesure rencontroit beaucoup d'opposition. On produisit un homme qui déclara avoir été un de ceux qu'on avoit si indignement oubliés à bord des vaisseaux naufragés ; qu'il s'en étoit sauvé sur un tonneau flottant ; que ses camarades près de périr l'avoient conjuré s'il pouvoit échapper à la mort qui sembloit inévitable, de faire connoître au peuple d'Athènes que ses généraux avoient abandonné ceux qui avoient si bien mérité de la république.

Les amis des généraux n'abandonnèrent cependant pas leur défense. Euryptolème parla pour eux avec énergie ; il dénonça Callixène pour avoir proposé une infraction aux lois

constitutionnelles ; mais Euryptolème lui-même craignit d'aigrir la multitude, et se désista de son accusation ; il fut enfin décidé que l'on procéderoit au scrutin, et que la majorité des boules noires ou blanches décideroit de la mort ou de l'absolution des accusés.

Cette manière de juger, au lieu de compter les voix comme à l'ordinaire, par l'élévation des mains, favorisoit les vues perverses des agitateurs. Aussi les huit généraux furent-ils condamnés à mort, et les six qui étoient présens furent exécutés.

Plutarque rapporte que l'on demanda à Alcibiade lorsqu'à l'époque de son rappel de Sicile il fut mandé à Athènes, s'il n'avoit pas confiance en son pays, qu'il répondit oui, pour toute autre chose ; mais aucunement lorsqu'il s'agit de mon existence ; on pourroit fort bien par er-

reur mettre une boule noire au lieu d'une boule blanche.

Sur ces entrefaites [1] il se passoit dans l'armée péloponnésienne, de l'autre côté de la mer Egée, des événemens dignes de notre attention.

Après la mort de Callicratidas et la dispersion de la flotte du Péloponnèse, Cyrus paroît avoir négligé les intérêts de la confédération. L'escadre qui s'étoit échappée de Mitylène resta à Chios; mais Etéonicus n'avoit pas d'argent pour la payer, ni de moyen de s'en procurer. Les Grecs étant accoutumés à vivre à leurs dépens lorsqu'ils faisoient le service militaire, il n'en résulta pas d'abord de graves inconvéniens. Dans une île aussi riche, aussi populeuse, plusieurs gagnèrent de l'argent en exerçant différens métiers; d'autres plus paresseux vécurent, soit de fruits sau-

[1] L'an 407 avant J. C.

vages, soit des productions du pays, que l'on avoit presque pour rien. L'été se passa donc tranquillement ; mais dans l'automne, lorsque les habits furent usés, et que les soldats et les matelots se trouvèrent nu-pieds ; lorsque les besoins de tous genres augmentèrent, lorsque les moyens de les satisfaire furent diminués, et que l'approche de la mauvaise saison rendit toute espérance de secours de plus en plus illusoire, les Péloponnésiens s'abandonnèrent aux craintes les plus sérieuses.

Comparant leur situation à celle des riches insulaires, observant combien il leur étoit facile d'améliorer leur sort, en se servant des armes qu'ils avoient dans les mains, plusieurs formèrent une conspiration, pour s'emparer de l'île. Il fut convenu que, pour se distinguer, chaque conjuré porteroit un roseau à la main.

Etéonicus n'eut connoissance de ce complot que lorsque le nombre de ceux qui y prenoient part se trouva si grand qu'il devenoit impossible de s'y opposer à force ouverte. Etéonicus même eût montré peu de scrupule sur ces voies de fait envers les alliés et sur les massacres qui devoient en être la suite, s'il n'y eût pas eu à craindre que la république n'en souffrît, ou que lui-même n'en fût constitué responsable.

Ayant pris avec lui quinze hommes bien déterminés, armés de courtes épées, Etéonicus parcourut les rues de Chios. La première personne que l'on rencontra tenant un roseau à la main, étoit un homme qui avoit mal aux yeux, et qui sortoit de chez un chirurgien. Il fut aussitôt massacré. La foule s'assembla autour de cet homme assassiné, et demanda quel crime il avoit commis. On ré-

pondit qu'il avoit été tué parce qu'il portoit un roseau.

Le bruit de cette étrange aventure se répandit dans toute la ville ; les conspirateurs qui n'étoient pas encore préparés, ignorant quelles mesures on pouvoit avoir pris contre eux, chacun s'empressa de quitter son roseau. Etéonicus, sans leur donner le temps de se reconnoître, ordonna à tous ses gens de revenir à bord. Il n'y avoit plus de marques distinctives ; aucun des conjurés ne savoit plus à qui se fier. Tous se comportèrent de manière à ne pas être soupçonnés. Il ne resta plus dans la ville aucun homme des troupes de terre ou de mer.

Etéonicus fit alors assembler les magistrats de Chios ; il les informa du danger qu'ils avoient couru et représenta la nécessité de pourvoir aux besoins de la flotte. On lui ac-

corda sur le champ des subsides avec lesquels il paya un mois de solde, et fit faire aux vaisseaux les réparations nécessaires. Ainsi s'apaisa cette mutinerie, qui, sous un commandant plus foible, n'eût pu être dissipée qu'en répendant des flots de sang, et qui, si on ne l'eût pas arrêtée, eût livré au pillage la plus riche et la plus populeuse des îles de la mer Egée.

Ce fut vers ce temps, qu'un congrès de la confédération péloponnésienne se réunit à Ephèse. On ne connoissoit pas encore, ou on ne connoissoit qu'imparfaitement, ce qui s'étoit passé à Athènes. On avisa aux moyens les plus avantageux pour continuer la guerre; le résultat des délibérations fut l'envoi d'ambassadeurs à Lacédémone, avec prière de donner encore une fois à Lysandre le commandement en chef.

Après Brasidas, il n'y avoit point de Spartiate qui se fût, comme Lysandre, concilié la faveur des alliés. Aucun Spartiate ne sut se rendre aussi agréable à un prince persan. Dans toute autre circonstance, le gouvernement de Lacédémone ne se fût peut-être pas laissé persuader de contrevenir à une règle qu'il regardoit comme importante, de ne pas donner deux fois au même général le commandement de la flotte; mais la considération du terrible échec que l'on venoit d'essuyer, l'impossibilité de secourir les alliés d'Asie, et de disputer l'empire de la mer aux Athéniens, si les Perses ne fournissoient pas de subsides, lefirent relâcher de la sévérité de ses principes. Cependant les Lacédémoniens trouvèrent moyen d'observer la lettre de la loi, avec un subterfuge qui remplissoit les vœux du prince per-

san et des confédérés. Ils nommèrent Aracus *navarque* ou commandant de la flotte, pendant une année, et envoyèrent Lysandre commander en Asie, avec le titre *d'epistoleus* ou de lieutenant (*legatus*).

Lysandre étant arrivé à Ephèse, lorsque l'hiver n'étoit pas encore très-avancé, fit des préparatifs pour réunir au printemps une flotte capable de lutter avec celle d'Athènes. Ces mesures prises, il alla en personne faire ses complimens au prince persan à Sardes; il fut reçu avec l'attention la plus distinguée, et traité comme un ami intime.

Lysandre revenu à Ephèse, avec de grosses sommes d'argent, paya toute la solde arriérée; déjà il se disposoit à ouvrir la campagne, lorsque Cyrus, par un message, le rappela à Sardes.

Quoique ce prince se montrât af-

fable avec les Grecs, il traitoit ses sujets avec une hauteur insultante; il prenoit le ton, les manières d'un souverain, et se faisoit rendre les mêmes honneurs qu'au grand monarque.

Deux jeunes gens qui tenoient d'assez près à la famille royale, ayant refusé de lui accorder toutes les marques de soumission qu'il exigeoit, furent mis à mort par ses ordres. Leurs parens portèrent des plaintes à la cour de Suze; l'indignation fut générale contre l'orgueil et la cruauté de Cyrus. Darius, en père indulgent, voulant faire cesser ce désordre, mais employer pour cela les moyens les plus doux, fit dire à son fils qu'il étoit dangereusement malade, et qu'il désiroit le voir. Cyrus ne put s'empêcher de déférer aux ordres de son père; mais avant de partir de Sardes, il fit venir Lysandre.

Le général spartiate fut reçu d'une manière encore plus flatteuse qu'auparavant. Cyrus lui montra le plus grand intérêt en faveur des Lacédémoniens, lui recommanda de ne risquer aucune bataille navale, à moins d'une supériorité décidée, lui donna de fortes sommes pour les frais de la guerre, et partit enfin pour Suze. Lysandre étoit parvenu à créer une nouvelle marine de la même force que celle d'Athènes. Il se décida en conséquence à reprendre l'offensive, sans toutefois hasarder une action générale ; son objet étoit moins d'attaquer la flotte athénienne elle même, que les possessions d'où la république tiroit tant de revenus. Il fit un débarquement sur la côte de Carie, et prit la ville de Cédrée d'assaut. Le butin fut immense ; les habitans qui étoient une race mélangée

de Grecs et de barbares, furent vendus comme esclaves.

Il existoit toujours un parti lacédémonien dans toutes les villes de la Propontide et de l'Hellespont qu'Alcibiade et Thrasybule avoient remises sous le pouvoir d'Athènes. Lysandre sut en profiter. Il fit entrer une flotte dans le port d'Abydos, débarqua des troupes, et s'empara de la ville voisine de Lampsaque.

Le calme ne s'étoit pas encore rétabli à Athènes depuis l'injuste condamnation de ses généraux. Ce fut longtemps après que le peuple, dans son repentir tardif, tourna sa colère contre ceux qui l'avoient égaré. Les démagogues prirent la fuite; cependant Callixène fit la paix avec la multitude, et retourna à Athènes; mais Xénophon assure qu'il vécut généralement haï et méprisé, et qu'au milieu de ces calamités publiques,

dont nous aurons bientôt à rendre compte, il fut réduit à mourir de faim.

Pendant cette fermentation des esprits, la seule mesure que l'on prit concernant la guerre, indique bien cette jalousie démocratique opposée aux grandes opérations militaires. Le commandement de la flotte déjà partagé entre trois généraux, Conon, Adimante et Philoclès fut confié à six. On abandonna à l'armée elle-même, le soin de pourvoir à sa subsistance. Il est vrai qu'elle tiroit des subsides des états alliés de l'Asie et de la Thrace; et quelquefois, elle levoit des contributions en pays ennemi; mais les mesures qu'il falloit prendre pour cela, détournoient l'attention des généraux athéniens des moyens propres à terminer la guerre; tandis que les Péloponnésiens ayant de l'argent en abondance,

pouvoient combiner leurs opérations comme ils le désiroient.

Les Péloponnésiens se trouvant possesseurs d'une flotte plus considérable que jamais, les Athéniens furent contraints de concentrer toutes leurs forces navales sur un seul point. Une bataille décisive étoit peut-être aussi nécessaire aux Athéniens qu'elle pouvoit être préjudiciable à leurs ennemis. Conon ne le cédoit pas en habileté à Lysandre. Sa flotte égale au moins par le nombre des vaisseaux, car on y comptoit cent quatre-vingts galères, étoit supérieure par le nombre et par l'instruction des matelots; le seul désavantage qu'elle eût sur l'ennemi, consistoit dans la division du commandement. Au surplus les Athéniens pleins de confiance dans leurs forces, et enivrés de leurs derniers succès, se présentèrent sur la côte

d'Asie, et ravagèrent tout ce qui reconnoissoit la souveraineté du roi de Perse. Ils mirent à la voile pour Ephèse, afin d'y livrer bataille; mais en route, ils apprirent que déjà Lysandre s'étoit dirigé vers le nord. Craignant pour leurs possessions sur l'Hellespont, ils se mirent à sa poursuite; sachant que l'ennemi avoit pris Lampsaque, et que ses vaisseaux étoient à l'ancre dans le port, ils relâchèrent à Sestos, y prirent des provisions pour la nuit, et arrivèrent le même soir à AEgospotamos, précisément en face de Lampsaque [1].

Le détroit entre ces deux points ayant à peine une lieue de largeur, Lysandre ne tarda pas à connoître l'arrivée de la flotte athénienne, et forma aussitôt son plan d'attaque. Le lendemain, dès le point du jour, tout son monde étoit à bord, prêt à

[1] L'an 405 avant J. C.

combattre ; lorsqu'au lever du soleil, la flotte athénienne, se présenta en ordre de bataille devant Lampsaque. Les Péloponnésiens se tinrent immobiles ; les Athéniens attendirent jusqu'au soir, et retournèrent à AEgospotamos. Lysandre fit partir quelques bâtimens légers avec ordre d'observer les mouvemens de l'ennemi.

Pendant trois jours, les deux flottes firent absolument les mêmes manœuvres.

Depuis la bataille de Notium, Alcibiade se tenoit dans son château de la Chersonnèse de Thrace; de là il examinoit les évolutions des deux flottes ; il s'intéressoit assez au bonheur de son pays, pour concevoir de l'inquiétude sur les dispositions des Athéniens. AEgospotamos n'avoit ni ville ni port susceptible d'être mis en état de défense. C'étoit simplement une baie, où les galères pou-

voient trouver un abri contre les vents. Le rivage étoit commode pour asseoir un camp ; mais le système militaire de ce temps étoit si défectueux, que les matelots et les soldats étoient obligés d'aller acheter leurs vivres au marché public de Sestos, à une lieue de distance.

L'ennemi, au contraire, possédoit à Abydos un port où toute sa flotte étoit à l'abri d'une surprise. Ses soldats pouvoient acheter dans la ville tout ce qui leur étoit nécessaire.

Alcibiade en conséquence se rendit au camp des Athéniens, et fit part aux généraux de ses observations. Il leur dit qu'en se retirant avec leurs vaisseaux à Sestos, ils seroient dans une position infiniment plus avantageuse. Ces conseils furent dédaignés, et Alcibiade fut contraint à se retirer.

Lysandre s'apercevoit que son

inaction augmentoït de jour en jour la sécurité, et en même temps la négligence des Athéniens. Ceux-ci ne se contentant pas du marché ouvert à Sestos, se répandoient dans les environs pour acheter des vivres, ou sous le prétexte d'en acheter. La flotte athénienne venoit tous les matins offrir le combat, et se retiroit le soir; les troupes rentroient dans leur camp.

Le cinquième jour Lysandre ordonna aux commandans de ses bâtimens légers, de l'avertir dès-qu'ils se seroient assurés que les Athéniens étoient débarqués, et dispersés comme à l'ordinaire. Le seul signal qu'ils devoient lui donner, étoit de tenir un bouclier élevé. Toute la flotte étoit prête; et dès-que Lysandre vit le signal, il mit à la voile.

Conon, de tous les généraux athéniens, étoit le seul qui se tînt sur ses

gardes. Dès-qu'il vit les mouvemens de l'ennemi, il donna le signal de revenir à bord ; mais les soldats et les matelots s'étoient également disséminés. Plusieurs galères se trouvoient sans un seul homme, et la distance étoit si petite, que les Péloponnésiens arrivèrent avant qu'on eût pu prendre des mesures de défense. Conon n'avoit que neuf galères dont les équipages fussent complets ; il leur fit prendre le large, tous les autres bâtimens furent pris à l'ancre par l'ennemi.

Entreprendre de résister avec neuf vaisseaux, c'eût été accroître inutilement tant de pertes. Pendant que l'ennemi s'emparoit sans résistance des galères qu'il trouvoit désarmées, Conon n'étoit pas poursuivi ; il chercha cependant à tirer tout le parti possible des forces qui lui restoient.

Les galères des anciens étoient

embarrassées de leurs voiles dans un combat. Le détroit avoit si peu de largeur, et le port étoit à une telle proximité, que Lysandre avoit laissé sur le rivage toutes les voiles de ses vaisseaux. Conon débarqua sur la pointe d'Abarmis, où étoient les magasins et les munitions navales de l'ennemi ; il s'en empara, et sortit ensuite de l'Hellespont.

Lysandre, après s'être saisi de cent soixante dix galères, poursuivit les matelots et les soldats. Quelques-uns trouvèrent un refuge dans les villes et les forteresses voisines ; mais le plus grand nombre et tous les généraux furent faits prisonniers.

Les prisonniers furent amenés à Lampsaque; on délibéra sur ce qu'on en devoit faire. Les alliés montrèrent une haine implacable ; ils présentèrent comme autant de griefs d'accusation ce que les Athéniens avoient

déjà fait, ou s'étoient proposés de faire. Dernièrement une galère corinthienne, et une autre galère d'Andros ayant été prises par eux, Philoclès, un de leurs généraux, avoit fait jeter dans un précipice tous les hommes qui s'y trouvoient. Il étoit avéré que dans un conseil de guerre, les Athéniens avoient résolu de couper la main droite à tous les prisonniers; Adimante s'y étoit seul opposé. On cita encore d'autres traits de barbarie; il fut enfin décidé que tous les citoyens d'Athènes, excepté Adimante, seroient mis à mort.

Lysandre, après avoir reproché à Philoclès d'avoir donné le premier exemple parmi les Grecs de cette cruelle violation des lois de la guerre, (cependant nous avons déjà eu plusieurs occasions de voir dans le cours de cette histoire, que ce n'étoit pas la première fois, que de pareilles atro-

cités avoient été commises, et que les Athéniens ne s'en étoient pas rendus seuls coupables.) Lysandre commença l'exécution, en égorgeant ce général de sa propre main. Les Athéniens, victimes de ce massacre, se montoient, selon Plutarque à trois mille. Adimante conserva la vie, mais sa réputation ne demeura pas intacte ; on prétendit probablement et à tort, que corrompu par Lysandre et par l'or des Perses, il avoit vendu la flotte à l'ennemi.

Athènes, où l'on traitoit si cruellement les généraux vainqueurs, ne fut certainement pas le lieu où Conon crut devoir chercher un refuge, dans ces circonstances désastreuses.

Il envoya un bâtiment léger porter la nouvelle de la défaite, et relâcha avec son escadre à Salamine dans l'île de Chypre, où il se concilia l'amitié d'Evagore, tyran de cette ville.

La destruction de la marine athénienne dans la fatale journée d'AEgospotamos, livroit toutes ses possessions à la merci de l'ennemi. Lysandre poursuivit le cours de ses succès ; il n'eut besoin que de se présenter devant Byzance et Chalcédoine, pourque ces villes demandassent à capituler. On permit aux garnisons athéniennes de se retirer dans leurs foyers ; mais la politique commandoit cette modération. Lysandre méditoit déjà la conquête d'Athènes ; les fortifications de cette ville étoient si redoutables, qu'on ne pouvoit la prendre que par famine ; l'augmentation de la population se trouvant d'autant plus favorable à ses projets, il permit à tous les citoyens athéniens de se retirer à Athènes, mais à Athènes seulement.

Le bâtiment qui apporta au Pirée la nouvelle de la perte de la bataille,

avoit le titre de *paralus* ; il étoit réputé sacré ; il ne falloit pas moins que ce caractère inviolable pour protéger des hommes qui venoient annoncer un pareil désastre. L'alarme et la consternation se répandirent dans le port, et delà à Athènes. Les gémissemens et les lamentations furent tels que, suivant l'historien contemporain, personne ne dormit dans la ville. On ne pleuroit pas seulement la mort de tant de braves gens, la fleur de la jeunesse athénienne; mais les habitans craignoient qu'on ne punît sur chacun d'eux individuellement, les atrocités dont la république s'étoit rendue coupable.

Ce n'est pas que la ville d'Athènes fût alors dépourvue d'hommes de talens, capables de diriger les affaires dans des circonstances moins orageuses ; mais indépendamment de ce que la république n'avoit pas de

forces à opposer aux armées qui, selon toute apparence, alloient marcher contre elle, les factions s'agitoient encore, et des dissensions intestines, avoient presque détruit toute union dans le parties constituantes du gouvernement. Il ne restoit plus rien de cet esprit public, qui, après les désastres de la Sicile, avoit mis les chefs de la république en état de surprendre toute la Grèce par des prodiges d'activité, et même de reprendre la supériorité sur mer.

Le lendemain du jour où l'on fut instruit de ces désastreux événemens, on convoqua une assemblée générale. Il étoit certain qu'Athènes alloit être assiégée par terre et par mer; il n'étoit pas possible de former une nouvelle flotte. On se détermina à combler tous les ports, excepté un seul, à réparer les fortifi-

cations, et à faire tous les préparatifs pour soutenir un siége.

Lysandre, après avoir soumis toutes les villes de l'Hellespont, vint à Lesbos ; Mitylène se rendit immédiatement : Etéonicus partit avec dix vaisseaux pour la côte de Thrace, où toutes les possessions athéniennes acceptèrent les lois des vainqueurs. Toutes les îles, excepté celle de Samos, se hâtèrent de suivre cet exemple. Les Samiens transportés de rage répondirent à la sommation qui leur fut faite, par le massacre de leurs principaux citoyens, attachés à l'oligarchie, et se mirent en état de défense.

Lysandre avoit des choses plus importantes à faire que de punir cet excès de barbarie. Il fit annoncer à Lacédémone et à Décélie qu'il étoit prêt à attaquer le Pirée avec une flotte de deux cents galères. Le gouvernement lacédémonien crut devoir frap-

per ce grand coup pour mettre fin à une guerre qui avoit duré presque sans interruption vingt-six ans. Tous les états du Péloponnèse, les seuls Argiens exceptés, furent sommés de prendre les armes; le roi Pausanias, fils de celui qui avoit gagné la victoire de Platée, prit le commandement en chef, et entra dans l'Attique. Agis le joignit avec des troupes qu'il avoit à Décélie; et ils établirent leur quartier général tout près d'Athènes, dans les fameux bâtimens de l'académie.

Lysandre employa l'intervalle de loisir que lui laissèrent ces préparatifs, à faire un acte d'humanité qui fait honneur à lui-même et au nom lacédémonien. Quelques-uns des Méliens et des Eginètes que leur bonne fortune avoit sauvés du massacre général de leurs compatriotes par les Athéniens, erroient alors dans la

Grèce. Lysandre les rassembla et les réintégra dans leurs îles. Il pilla l'île de Salamine, et bloqua étroitement le Pirée.

Sans alliés, sans flotte, sans magasins, sans communications au dehors, les Athéniens ne firent aucune proposition à l'ennemi victorieux : livrés à un sombre désespoir, ils se préparèrent à se défendre, sans autre but que de retarder leur ruine entière, quoique cela dût augmenter leurs souffrances. Les assiégeans se bornant à un simple blocus, ne tentèrent aucun assaut. Les Athéniens affamés ne parlèrent de capitulation que quand un grand nombre d'entr'eux furent morts d'inanition; enfin ils envoyèrent une ambassade auprès d'Agis, et proposèrent une alliance offensive et défensive avec Lacédémone ; ce qui, dans d'autres termes, étoit se soumettre à un asservissement complet.

Agis répondit qu'il n'avoit pas le pouvoir de traiter, qu'il falloit s'adresser au gouvernement de Lacédémone. Des députés furent donc envoyés dans le Péloponnèse. Les ambassadeurs étant arrivés à Sellassie sur les limites de la Laconie, un message arrogant des Ephores leur enjoignit de retourner sur leurs pas; disant que les conditions qu'ils vouloient offrir étoient déja connues à Lacédémone, et qu'ils eussent à se procurer d'autres instructions, s'ils vouloient obtenir la paix.

Cette réponse plongea Athènes dans le désespoir. La condamnation du peuple entier à l'esclavage étoit désormais ce qu'on devoit attendre de la vengeance de l'ennemi. Au milieu de tant de détresse, l'esprit de faction ne s'étoit pas apaisé; le parti démocratique craignoit que celui des aristocrates n'obtînt pour lui

seul des conditions avantageuses.

Le bruit se répandit que les Lacédémoniens exigeroient entr'autres choses, la démolition de ces grandes murailles qui communiquoient avec le Pirée. Archestrate, membre du conseil, s'étant borné à dire qu'une telle proposition ne devoit pas empêcher de conclure un traité qui seul pouvoit sauver les tristes débris de la république, le peuple furieux le traîna en prison; un décret de l'assemblée défendit même de délibérer sur un article semblable. Il paroît à la vérité qu'en demandant la démolition des murailles, les Lacédémoniens ne donnoient aucune assurance que les Athéniens dussent être exemptés de la servitude.

Enfin Théramène déclara que si on vouloit lui donner le pouvoir de traiter soit avec Lysandre, soit avec La-

cédémone, il prendroit des informations positives pour savoir si réellement on entendoit réduire le peuple d'Athènes à l'esclavage ; ou si l'on exigeoit seulement la démolition de ses remparts comme mesure de politique.

L'assemblée du peuple approuva cette offre. Théramène partit ; mais, si l'on en croit Xénophon qui évidemment n'étoit pas son ami, il n'exécuta pas sa commission avec une bonne foi entière. En effet malgré les éloges qu'ont fait de ce général les anciens écrivains, aucun des personnages de son temps ne montra plus de duplicité. Il resta avec Lysandre plus de trois mois, comme s'il eût voulu attendre que la famine, portée à son dernier période, forçât les Athéniens à accepter toutes les conditions quelles qu'elles fussent.

Les Péloponnésiens avoient décrété

la peine de mort contre ceux qui tenteroient d'introduire des provisions dans la ville assiégée; mais la nécessité inspiroit les résolutions les plus audacieuses. D'un côté, l'armée péloponnésienne ne pouvoit pas toujours surveiller toute l'étendue de la ligne, et de l'autre le mauvais temps forçoit quelquefois les vaisseaux qui bloquoient le port à s'éloigner. Nous apprenons par un discours qu'Isocrate prononça quelques années après que deux frères dont l'un étoit capitaine du *Paralus*, de ce vaisseau sacré dont nous avons parlé plus haut, trouvèrent souvent moyen, non-seulement d'introduire des subsistances dans le Pirée, mais quelquefois d'intercepter des convois qui portoient des vivres à l'armée ennemie. On leur décerna pour ce service signalé des couronnes et des actions de graces au nom du peuple d'Athènes.

Malgré ces ressources précaires, la disette augmentoit de jour en jour. Théramène dans le quatrième mois après son départ, espérant que la rage de la multitude seroit calmée, osa revenir sans avoir rempli sa mission. La foule s'assembla autour de lui pour avoir des nouvelles. Il s'excusa en disant qu'il avoit été retenu par Lysandre qui l'avoit enfin renvoyé sous prétexte que cette affaire ne le regardoit pas, et qu'il falloit s'adresser aux Ephores.

On ne balança pas sur le parti qu'il y avoit à prendre. Une ambassade de dix personnes dont Théramène étoit le chef, partit pour Lacédémone avec pleins-pouvoirs de traiter de la paix, et de sauver, si l'on pouvoit, les misérables restes de la république. Ces ambassadeurs rencontrèrent comme les premiers à Sellasie, des messagers des Ephores, lesquels re-

fusèrent de les laisser passer outre, s'ils n'avoient pas de pouvoirs illimités. Les ambassadeurs en justifièrent. Etant arrivés à Lacédémone, ils parurent devant l'assemblée des députés de la confédération.

Les envoyés de Corinthe et de Thèbes soutinrent avec véhémence qu'il ne falloit pas accorder de capitulation ; que la république d'Athènes, ennemie commune de toute la Grèce, et qui avoit touché de si près au moment de réduire en esclavage ou d'exterminer toutes les autres nations, devoit être anéantie.

Plusieurs autres députés appuyèrent cette opinion ; mais les Lacédémoniens dont le gouvernement étoit moins sujet à suivre des conseils passionnés, ou à prendre des mesures précipitées, avoient d'avance adopté une résolution différente. Ils croyoient qu'Athènes, privée de sa

marine, des revenus et de la puissance qu'elle tiroit de ses possessions lointaines, seroit une dépendance très-utile pour Lacédémone. Peut-être aussi réfléchirent-ils sur ce qui s'étoit passé quelques années auparavant, lorsque tous les Péloponnésiens étoient ligués contre eux, et peut-être craignirent-ils d'avoir un jour besoin d'une puissance qui tînt en équilibre, Corinthe, Thèbes ou Argos.

Ils déclarèrent donc, en affectant d'être déterminés par la considération de l'intérêt et de la gloire de toute la Grèce, qu'il ne convenoit pas à la confédération du Péloponnèse et moins encore aux Lacédémoniens, de condamner à la servitude un peuple de la Grèce à qui la nation entière étoit redevable des plus importans services.

En conséquence ils proposèrent, et il fut arrêté que les conditions auxquelles les Athéniens conserveroient leur liberté civile et leur existence politique seroient celles-ci : que tous les vaisseaux de guerre seroient livrés à l'exception de douze ; que les grandes murailles et les fortifications du Pirée seroient détruites ; que tous les exilés et fugitifs recouvreroient le droit de cité ; que les Athéniens tiendroient pour amis ou ennemis tous les états que Lacédémone considéreroit comme tels ; et qu'enfin toutes leurs forces de terre ou de mer seroient à la disposition du gouvernement de Sparte.

Théramène et ses collègues reportèrent à Athènes ces conditions. Déjà la famine avoit fait tant de ravages qu'il sembloit impossible de tenir plus long-temps.

L'arrivée des ambassadeurs ne fut pas plutôt annoncée, que le peuple accourut autour d'eux de tous les points de la ville, témoignant la plus vive inquiétude que son implacable ennemi ne consentît pas à traiter, et qu'il ne lui restât pas d'autre alternative que de périr de faim, ou de se livrer à la discrétion de ceux dont ils n'avoient pas même de prétexte pour implorer la compassion. La nouvelle de la conclusion d'un traité leur fit passer une nuit assez tranquille.

Le lendemain matin on tint une assemblée générale. Théramène exposa les conditions qui étoient les plus douces, dit-il, que lui et ses collègues eussent pu obtenir, et telles que dans la situation des choses le peuple ne pouvoit faire mieux que de les accepter.

Il y eut cependant une multitude

d'Athéniens qui affirmèrent avec obstination que jamais ils ne consentiroient à la démolition des murailles ; mais une forte majorité cédant à l'extrême nécessité, porta un décret par lequel on ratifia ce qu'avoient conclu les ambassadeurs.

L'acceptation des conditions ayant été signifiée à l'armée assiégeante, Agis prit possession des murailles et Lysandre entra dans le port du Pirée, avec sa flotte [1].

La démolition des murailles fut faite avec un appareil de triomphe : toute l'armée y fut employée et y travailla au son de la musique, avec cette allégresse naturelle, dit l'historien contemporain, à ceux qui regardoient ce jour comme l'époque de la régénération de la liberté de la Grèce.

On envoya des courriers aux exilés

[1] L'an 405 avant J. C.

et aux fugitifs qui appartenoient la plupart aux meilleures familles d'Athènes. Leur présence étoit nécessaire pour assurer la stabilité d'une mesure qui fut prise ensuite, celle du changement du gouvernement en oligarchie.

L'assemblée du peuple fut abolie, et l'autorité suprême remise provisoirement à un conseil de trente citoyens. Théramène en fut nommé membre. Ce conseil étoit chargé de rédiger un nouveau plan d'administration politique, lequel seroit soumis à la sanction de Lacédémone, en conservant les anciennes lois et le gouvernement civil de la république, autant que ces lois étoient compatibles avec l'oligarchie.

Toutes ces affaires étant arrangées à Athènes, Agis ramena l'armée péloponnésienne, y compris la garnison de Décélie. Toute l'Attique,

mais l'Attique seulement, rentra sous la possession paisible des Athéniens.

Lysandre conduisit la flotte à Samos ; le peuple de cette île capitula après un siége de quelque durée. On lui accorda des conditions plus douces que sa conduite ne pouvoit lui permettre de les espérer. On permit aux insulaires de se retirer partout où ils voudroient, mais en n'emportant pas d'autres effets que ceux qu'ils avoient sur eux. Les terres, les maisons, les esclaves, les bestiaux, en un mot l'île entière avec tout ce qu'elle contenoit, furent donnés aux citoyens du parti aristocratique. Après avoir terminé cette expédition, Lysandre renvoya les vaisseaux des alliés et mit à la voile pour la Laconie avec l'escadre lacédémonienne.

Ainsi finit la guerre du Péloponnèse dans sa vingt-sixième année.

Lacédémone, alliée de la Perse, devint encore une fois la puissance dominante de la Grèce. L'aristocratie, ou pour mieux dire l'oligarchie, remplaça le régime démocratique dans presque toutes les républiques de la nation.

CHAPITRE XXVI.

Histoire d'Athènes depuis la fin de la guerre du Péloponnèse, et pendant l'administration du conseil, dit des trente tyrans.

La guerre dont nous avons tracé les événemens les plus mémorables dans les précédens chapitres, fut longue et compliquée; cependant le lecteur y chercheroit en vain de ces belles campagnes semblables à celles d'Annibal en Italie, de César dans

les différentes contrées de l'ancien monde, ou à celles dont l'histoire moderne nous offre des exemples.

Ce ne fut pas une guerre entre deux grands états, mais entre deux confédérations formées par de petits états dont les territoires étoient en quelque sorte entremêlés ; les points d'attaque et de défense étoient par conséquent très-multipliés.

La confédération de Lacédémone, puissante par le nombre et par la discipline, manquoit de ressources pécuniaires ; tandis que les Athéniens, dont le seul objet étoit une guerre défensive, étoient obligés de combiner leurs opérations sur celles de leurs ennemis. De-là résulte que dans la relation de Thucydide rédigée scrupuleusement par ordre chronologique, la guerre du Péloponnèse pourroit paroître à des observateurs superficiels une série incohé-

rente d'actions et de combats, dans laquelle les différentes entreprises semblent souvent n'avoir aucune relation ni entr'elles ni avec le premier et le grand dessein des parties belligérantes.

Nous nous sommes efforcés dans l'histoire que nous avons présentée, de mettre nos lecteurs en garde contre une bévue où sont tombés les écrivains du plus grand mérite [1].

La guerre du Péloponnèse étoit véritablement une guerre civile. Ce n'étoit pas tant une querelle entre Lacédémone et Athènes qu'entre l'oligarchie et la démocratie, dans toutes les républiques de la Grèce. Il y

[1] L'auteur désigne dans une longue note, au nombre des écrivains qu'il accuse d'avoir commis cette erreur, le savant Barthélemy, auteur du voyage d'Anacharsis. Il se permet aussi contre Rollin une critique que nous avons cru devoir supprimer. (*Note du traducteur.*)

avoit dans chacun de ces états un parti favorable à l'ennemi public; il entretenoit avec cet ennemi extérieur des intelligences, non pas accidentelles, passagères, ou qui fussent le fruit de la corruption, comme cela peut arriver dans l'Europe moderne, mais des intelligences fondées sur un intérêt permanent; de sorte que le succès de cet ennemi public intéressoit, non pas seulement l'existence politique du parti qui le favorisoit, mais le plus souvent la vie même et la fortune de ses membres.

La véritable cause de la guerre fut la crainte universelle qu'inspira à tous les états la prépondérance toujours croissante de la démocratie athénienne, laquelle devenoit de plus en plus redoutable par son esprit de conquête, par la tyrannie qu'elle exerçoit contre ses sujets, ou ses alliés, enfin par sa disposition parti-

culière à opprimer et à écraser tout gouvernement oligarchique.

Quoique les Péloponnésiens aient constamment pris l'offensive, leur but réel n'étoit pas de conquérir Athènes, mais de la réduire à l'impuissance de les subjuguer eux-mêmes.

On crut donc suffisant, en même temps qu'il étoit indispensablement nécessaire, de priver Athènes de sa domination sur les autres états de la Grèce. Les revenus qu'elle en tiroit, la mettoit en état d'équiper la marine la plus formidable qui existât alors dans l'univers, et de porter la guerre soit par terre, soit par mer, dans les contrées les plus lointaines.

L'invasion de l'Attique pendant deux années consécutives tendoit principalement à ce résultat. Le siége de Platée, les efforts impuissans que firent les Péloponnésiens

pour disputer l'empire de la mer, étoient conformes à ces vues.

Intrépides à la guerre, habiles dans les intrigues et les négociations politiques, soit pour conduire la multitude, soit pour mettre les étrangers dans leurs intérêts, les Grecs manquoient par malheur de la science la plus importante, celle de former cette grande machine que nous appelons un gouvernement. Ils n'étoient pas plus heureux pour assurer la conservation des propriétés, et pour réprimer les hommes turbulens.

Nous avons vu dans les précédens chapitres les progrès et la chute de la plus célèbre démocratie du monde. Nous avons considéré les efforts merveilleux de ce gouvernement qui fit d'une si petite république une puissance aussi formidable, qui porta si loin sa domination ; nous avons admiré par quel prodige on vit naître

dans un si court espace de temps un si grand nombre de personnages illustres ; mais nous avons vu que les lois étoient sans pouvoir pour protéger les foibles et les gens de bien.

Nous avons remarqué la diposition naturelle de ce peuple à exercer la plus cruelle tyrannie sur les plus distingués de ses concitoyens, et le despotisme le plus barbare, le plus impérieux contre ceux qui avoient le malheur d'être réduits à la condition de ses sujets. Nous avons montré que, quoique les Athéniens aient pu résister long-temps à la confédération la plus imposante par ses forces militaires, cependant le courage du peuple et les rares talens de ses chefs ne purent empêcher la ruine dont un pareil gouvernement porte toujours le principe en lui-même.

Mais nous pouvons offrir comme une espèce de compensation de ce ta-

bleau effrayant des crimes, des folies et des misères du genre humain, quelques recherches curieuses et utiles pour l'instruction.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer que quelque malheur dont fût accablée une république de la Grèce, il en résultoit toujours quelqu'avantage, ou du moins la perspective d'un avantage pour une portion considérable de ses membres. Nous allons faire une observation encore plus satisfaisante, en considérant qu'au milieu des calamités qu'une guerre de vingt-sept ans répandit parmi les citoyens des différens états, il en résulta une grande amélioration dans l'état misérable d'un nombre d'hommes encore plus considérable, je veux dire des esclaves.

Lorsque toutes les républiques voisines étoient unies par les liens de

l'amitié, un esclave cherchoit en vain autour de lui un refuge contre la cruauté de son maître inhumain ; mais quand ces états étoient en guerre les uns contre les autres, il importoit également au riche possesseur d'une multitude d'esclaves et à celui qui n'en pouvoit tyranniser qu'un seul, de retenir par de bons traitemens ceux qui n'auroient soupiré qu'après l'occasion de déserter et de tenter une meilleure fortune.

Les états de la Grèce ne manquoient pas à la vérité de lois pour la protection de cette portion infortunée de l'espèce humaine. A Athènes particulièrement les sages institutions de Solon avoient pourvu à leur bien-être ; mais même à Athènes on exerçoit quelquefois contr'eux de rigoureux traitemens, et les circonstances de la guerre occasionnèrent des réglemens pour adoucir leur condition.

Ce que ne disent pas les historiens, nous l'apprenons par un passage d'un des plus célèbres poëtes comiques de ce temps-là. Dans la comédie d'Aristophane, intitulé les *Nuées*, nous voyons un vieux propriétaire de l'Attique déplorer en termes très-plaisans les malheurs de la guerre, parce qu'il ne lui est plus permis de battre ses esclaves.

Tel étoit donc le sort des esclaves. Pour connoître les changemens qui s'introduisirent dans la condition des hommes libres, nous sommes obligés en quelque sorte de rétrograder et d'exposer des considérations générales qui expliqueront les desseins et rendront compte des actions de ceux à qui, après la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, fut conféré le pouvoir suprême. Sans ces préambules, la conduite de ces hommes qui étoient les premiers des Grecs par

leur naissance, leurs talens et leur éducation pourroit paroître monstrueuse et déraisonnable; et l'histoire quoiqu'attestée par une foule de témoignages nous sembleroit incroyable.

Nous avons déjà eu sujet d'observer que Solon introduisit, ou laissa subsister dans la constitution athénienne un défaut qui avoit la tendance la plus directe et la plus irrésistible à la détruire. Tout en prenant des précautions infinies pour assurer la responsabilité des ministres, il confia immédiatement l'autorité souveraine à la multitude qui n'avoit de compte à rendre à qui que ce fût. A la vérité il avoit eu l'intention que l'Aréopage et le conseil des quatre-cents (qui devint ensuite le conseil des cinq-cents) balançassent l'autorité des assemblées populaires, mais un tel contrepoids étoit illusoire,

et le gouvernement d'Athènes, suivant les expressions même de Thucydide, ne fut autre chose que la tyrannie dans les mains du peuple.

Nous ne savons pas d'une manière complète comment Solon composa ses cours de justice ; il y a lieu de croire que lors des changemens introduits par Clisthènes et Ephialtes, non-seulement l'Aréopage, mais tout l'ordre judiciaire éprouvèrent des altérations. On attribue à Périclès d'avoir donné des émolumens à ceux qui assistoient aux dix cours de justice. C'étoit une manière de faire des largesses au peuple. Trois oboles (environ huit ou neuf sous) étoient la paye journalière d'un Dicaster qui remplissoit à-peu-près les mêmes fonctions que nos jurés.

Les riches et les citoyens industrieux évitoient un pareil emploi ; les pauvres et les fainéans le recher-

choient. C'étoit pour eux un moyen de gagner du pain. Pour que les gratifications fussent plus généralement distribuées, le nombre des jurés ou juges étoit énorme; il y en avoit cinq-cents dans chaque tribunal. Ainsi, à moins que le service militaire n'employât ailleurs cette multitude, il y avoit tous les ans six mille citoyens occupés à rendre la justice, et cela tous les jours, excepté ceux de fêtes. Quand les causes étoient très-importantes, les six mille se réunissoient en un seul tribunal nommé tribunal des Héliastes.

Mais les jours de fêtes qui n'interrompoient point le cours de la justice, fournissoient un autre prétexte pour gratifier le peuple. On immoloit quantité de victimes, et les viandes en étoient distribuées à la multitude. Les démagogues n'avoient pas de plus sûr moyen pour se populariser,

que de proposer une fête nouvelle. Aussi à Athènes, les fêtes publiques étoient deux fois plus nombreuses que dans tout le reste de la Grèce.

Les procès criminels étoient pour le peuple athénien une autre source de distribution d'argent. Outre la modique rétribution accordée pour le droit de présence, les amendes et les confiscations étoient versées dans le trésor public, et employées diversement au profit de la multitude, soit en représentations théatrales, en processions, en fêtes, ou en paies extraordinaires. De là résulte que les accusations criminelles étoient innombrables. La vie et les propriétés des citoyens étoient exposées au-delà de ce qu'on peut imaginer, sous toute espèce de gouvernement possible.

Il n'y avoit point à Athènes de jury d'accusation, ni d'institution équivalente : on eût dit que la liberté cou-

sistoit, non pas dans la sûreté de chaque individu contre les injures des autres, mais dans le pouvoir qu'avoit chacun de faire impunément du tort à ses concitoyens. Tout homme pouvoit se porter accusateur contre qui il jugeoit à propos, et l'Archonte-roi étoit tenu de traduire l'accusé en jugement.

Il n'y avoit point, parmi des juges si nombreux, de délibérations dans lesquelles ceux qui étoient plus instruits ou plus zélés, auroient pu corriger les erreurs et les préjugés d'une multitude ignorante, insouciante ou passionnée, ou bien la mettre en garde contre les séductions d'un orateur adroit. Il n'étoit pas possible de rendre une si grande masse de peuple responsable de ses décisions les plus irrégulières et les plus iniques. L'accusé condamné injustement ne pouvoit prendre à partie ses juges;

et la honte d'un jugement erroné étoit perdue au milieu d'une telle multitude.

Sous une organisation judiciaire aussi défectueuse, les généraux qui avoient le mieux mérité de leur patrie, par leurs services et leurs victoires, les magistrats les plus intègres, ou les citoyens les plus innocens, pouvoient subir un procès capital au gré du plus scélérat des hommes. Il ne falloit pas même alléguer un crime prévu et défini par les lois; il suffisoit de donner le nom de trahison à l'acte le plus indifférent par lui-même, de dire que l'accusé avoit témoigné du mépris pour la souveraineté du peuple. La condamnation ou l'absolution étoient également dictées par les passions et les préjugés; ou selon l'impression que faisoient les orateurs chargés de défendre, soit l'accusateur, soit l'accusé.

On peut regarder comme une maxime infaillible en politique, que partout où les propriétés individuelles ne sont pas en sûreté, le revenu public doit être mal administré. Peut-être Solon ne prévoyant pas quels seroient un jour les besoins de sa république, ne voulut pas qu'elle eût un revenu considérable. Il est vrai qu'il n'est pas facile de faire payer des impôts à un peuple qui se dit souverain; mais il étoit cependant nécessaire d'allouer de certaines sommes aux dépenses publiques.

L'Attique possédoit heureusement dans les mines d'argent de Laureium un avantage dont étoient dépourvus les autres états de la Grèce. Ces mines étoient propriété publique; mais on permettoit à des particuliers de les exploiter à leur profit, en payant au trésor public la vingt-quatrième

partie du métal dont ils faisoient l'extraction.

Les oliviers sacrés, quoique le produit n'en fût pas considérable, étoient une seconde branche de revenu. Ces oliviers dispersés sur les terres des particuliers, étoient consacrés, ainsi que le terrain qui les entouroit immédiatement, à la déesse protectrice d'Athènes. On en vendoit les fruit à l'enchère sous la direction de l'Aréopage, et le prix en étoit versé dans le trésor.

Une troisième branche de revenu consistoit dans les rentes des domaines publics, affermés à des particuliers.

Mais dans les petites républiques de la Grèce, le but principal d'un revenu public, étoit moins de subvenir aux besoins de la masse, qu'à ceux de certains individus. On se

proposoit moins d'entretenir des établissemens civils et militaires, que de faire vivre une certaine classe de citoyens sans propriétés et sans travail. Solon s'étoit cependant attaché à inspirer à son peuple le goût de l'industrie ; il avoit ordonné qu'aucune somme ne sortiroit du trésor public, sans un ordre exprès de l'Aréopage ; mais les révolutions qui eurent lieu sous Pisistrate, et encore plus sous Clisthènes, firent contrevenir à ces sages règlemens. Les passions de la multitude s'accordèrent avec l'intérêt des démagogues pour les renverser.

Nous ignorons par l'influence de quel homme d'état, ou dans quelle crise imminente les Athéniens voulurent bien se soumettre à une taxe semblable à nos douanes. Elle consistoit en un cinquantième de la valeur de toutes les marchandises importées, et de quelques objets d'exporta-

tion : cette taxe étoit déjà établie au commencement de la guerre du Péloponnèse ; on avoit imposé également un droit très-léger sur les denrées qui se vendoient dans les marchés. Ce furent les deux seuls impôts généraux et réguliers que payât le peuple athénien.

A défaut de revenus suffisans, il y avoit une contribution établie sur les nombreux hommes libres qui habitoient le territoire de l'Attique sans être citoyens d'Athènes ; mais cette taxe étoit aussi légère qu'elle étoit juste en elle-même.

Nous avons dit que sur la proposition de Thémistocle, les Athéniens renoncèrent à recevoir le dividende des mines d'argent, et en consacrèrent le produit à la construction des vaisseaux. Les gens riches se chargèrent d'équiper les vaisseaux quand ils seroient construits ; mais il n'y

avoit pas à cet égard de base certaine. Tous les ans les citoyens les plus opulens ou réputés tels, étoient désignés arbitrairement pour équiper des bâtimens de guerre. Ceux qui passoient pour les plus riches étoient obligés d'en équiper chacun un ; les autres s'associoient plusieurs ensemble.

Mais par une justice toute naturelle, celui qui avoit équipé une galère, en avoit ordinairement le commandement, ou le droit d'en nommer le capitaine.

Une autre taxe irrégulière, sous le nom très-impropre de don volontaire, étoit souvent imposée par les démagogues d'Athènes. Cette taxe ne tomboit que sur les classes les plus élevées; mais comme elle étoit arbitraire, elle ne pouvoit manquer d'être oppressive et dictée par la partialité.

Au nombre de ces dons volontaires, étoit la réquisition que l'on fai-

soit à un riche, de donner à ses frais une représentation dramatique, ou d'autres fêtes dispendieuses pour l'amusement du peuple. C'étoit une contribution très-dure pour ceux qu'elle atteignoit, sans qu'elle améliorât le revenu public, ou la prospérité de l'état.

Athènes, en étendant au loin sa puissance, trouva moyen de faire payer à ses alliés ou à ses sujets la plus grande partie des forces qui lui étoient nécessaires pour maintenir cette même autorité. Le gouvernement démocratique est de tous le moins scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent. Le poëte Aristophane qui, malgré ses nombreux écarts, paroît avoir été l'un des politiques les plus clairvoyans et les mieux informés de son siècle, met dans la bouche d'un de ses personnages un discours qui peint fort bien

l'esprit de la démocratie athénienne. « Nous avons, est-il dit « dans la comédie des Guêpes, mille « villes qui payent tribut à Athènes. « Si chacune se chargeoit seulement « ment d'entretenir vingt Athé- « niens, vingt mille d'entre nous « pourroient vivre dans l'aisance et « le luxe qui conviennent à la di- « gnité de la république et aux vain- « queurs de Marathon. »

En effet la nature même des choses favorisoit les concussions des généraux et autres employés dans les expéditions lointaines. Si nous en croyons Aristophane, sur deux mille talens[1] qui composoient les revenus annuels de la république, déduction faite de la dixième partie qui étoit distribuée au peuple pour ses vacations dans les tribunaux, le

[1] Environ 10,800,000 francs.

reste étoit absorbé par d'affreuses dilapidations.

Il est vrai qu'on pourroit taxer d'exagération une allégation de cette nature dans la bouche d'un personnage comique. Cependant si l'on y réunit les témoignages de Xénophon et de Lysias dont l'accord sur ce point a d'autant plus de poids qu'ils étoient de partis opposés, elle ne paroît pas tout à fait dénuée de fondement.

De fréquentes condamnations à la peine de mort et à la confiscation de tous les biens, ne suffisoient pas pour détourner d'un crime dont la meilleure garantie est dans la probité. Les gouvernemens despotiques, soit que le pouvoir réside dans les mains d'un seul, soit qu'il appartienne à la multitude, ont une ressemblance très-frappante. Le fatal cordon si souvent mis en usage parmi les

Turcs, n'empêche pas les concussions de leurs gens en place.

Il nous reste un traité de Xénophon sur les finances athéniennes. Un des moyens qu'il conseilloit pour remédier à la pénurie du revenu public est remarquable. Il proposoit d'établir une banque dont l'utilité principale eût été de diminuer le taux exorbitant de l'intérêt. Dans l'Europe moderne les biens en fonds de terre passent pour les plus sûrs de tous; mais il n'en étoit pas de même dans la Grèce. Le prêt à intérêt étoit infiniment plus avantageux. Dans ces petites républiques, agitées par des hostilités continuelles, les productions de la terre étoient sans cesse exposées à être enlevées ou détruites par l'ennemi.

A mesure que l'intérêt de l'argent s'élève, et qu'il y a moins de sûreté pour les prêteurs, les bénéfices du

commerce sont plus considérables et l'avidité des usuriers s'augmente. Xénophon proposa donc de prêter aux gens solvables sur les fonds même du trésor public, et d'encourager les entreprises commerciales par de sages règlemens. Il désiroit en conséquence que les bénéfices qu'on feroit sur cette banque, fussent employés à réparer et perfectionner les ports d'Athènes, à entretenir des digues, à batir des halles, des magasins, des hôtelleries et autres édifices dont l'état tireroit un revenu, et enfin à construire des vaisseaux qu'on loueroit à des marchands.

Ce plan de Xénophon et beaucoup d'autres encore, malgré les difficultés qui se présentoient dans la pratique, pouvoient être fort utiles; mais malheureusement ce grand homme passa sa vie en exil, il ne put faire pour la prospérité de son

pays que des vœux et des spéculations stériles.

Les vices du gouvernement et de l'administration de la justice donnèrent lieu à un abus connu sous le nom de sycophantie. Ce terme dans l'origine signifioit une information relative à l'exportation clandestine des figues.

Sans doute quelques démagogues voulant favoriser la populace fainéante aux dépens des propriétaires, avoient fait passer une loi pour interdire la sortie du territoire de l'Attique de cette production qu'on y recueilloit en abondance. La contrebande étoit fréquente, et les moyens de répression qu'on employoit paroissoient odieux; de-là le nom de sycophante fut donné à toute espèce de calomniateurs.

En effet l'état de sycophante étoit

lucratif et faisoit vivre une foule de personnes. Ces hommes flattoient la basse classe du peuple, en devenant la terreur et le fléau des gens riches. Menacer un homme opulent de le dénoncer comme ayant les moyens d'équiper une galère, ou de faire un don volontaire ; c'étoit un moyen sûr de lui extorquer beaucoup d'argent, pour acheter le silence du délateur. De même les sycophantes accusoient à tort ou à raison, et trouvoient encore plus leur compte dans les dénonciations fausses que dans les accusations bien fondées.

Les fonctions publiques, les magistratures et autres charges dont les gens riches ne pouvoient se dispenser, étoient contre eux la source d'une foule de vexations. A la fin de leur magistrature, ils étoient obligés de passer par un scrutin nommé Enthyne, où l'on examinoit leur con-

duite. C'étoit faire une invitation aux délateurs : sur la moindre dénonciation si peu fondée quelle fût, on s'assuroit de la personne de l'accusé; on séquestroit ses biens, et tout restoit dans cet état jusqu'à ce qu'il eût subi les longueurs et les dangers d'un procès criminel. Tout sycophante étoit nécessairement citoyen d'Athènes, parce qu'aucun étranger n'eût été admis à se porter dénonciateur, mais les étrangers et les esclaves pouvoient être reçus comme témoins; on préféroit même ces derniers parce qu'on pouvoit leur infliger la torture, et l'on y mettoit tant de sévérité, que souvent ces malheureux expiroient au milieu des tourmens.

Enfin quelque ridicule que fût l'accusation, elle entraînoit toujours des inquiétudes et des dépenses, et l'on payoit cher la colère de la multitude. Il falloit prodiguer l'argent aux of-

ficiers des tribunaux, afin d'obtenir quelque célérité ; il falloit captiver la faveur de ses juges, sans quoi la condamnation étoit presque inévitable.

On étoit très-heureux dans ces circonstances de trouver un ami dévoué, fidèle et habile. Cependant il servoit peu comme avocat, parce que dans les tribunaux athéniens, l'accusé étoit presque toujours obligé de plaider lui-même sa cause, mais il intimidoit du moins les accusateurs.

Il étoit une autre sorte de vexation, dont souffroient particulièrement les hommes des premières classes. Le peuple ne permettoit guère, dit Xénophon, une satire contre lui-même pris collectivement, mais il encourageoit les satires personnelles. Il savoit bien qu'en permettant de livrer les riches, les nobles, les hommes puissans, à la dérision et à l'indignation de la

multitude, les plus foibles étoient à l'abri d'un pereil danger. Les comédies d'Aristophane nous prouvent à quel excès alloit cette licence.[1]

La dignité calme d'un Périclès, souffroit ces outrages sans y paroître sensible ; le génie intrigant d'un Alcibiade en tiroit parti, en excitant poëte contre poëte, cabále contre cabale ; mais les citoyens de la classe aisée et d'un caractère doux et paisible, redoutoient avec raison d'être bafoués sous leur propre nom, à la face du peuple, dans des farces où, à la faveur d'un dialogue spirituel et piquant, on donnoit la tournure la plus envenimée aux actions les plus innocentes et même les plus recommandables.

[1] Aristophane osa diriger ses traits satiriques contre le peuple collectivement; il falloit beaucoup d'esprit et de hardiesse pour réussir dans une tentative aussi téméraire.

(*Note de l'auteur*).

Ce n'étoit pas seulement la considération dont jouissoient les particuliers qui étoit compromise ; le peuple portoit dans ses assemblées les impressions qu'il avoit reçues au théâtre, il étoit prompt à accueillir des décrets de confiscation, de bannissement, même de condamnations à une peine capitale.

Dans les états où la constitution est telle que les citoyens de tous les rangs ont un intérêt évident à sa conservation, où le domicile de chaque citoyen est comme un château fort où les ordres arbitraires ne peuvent l'atteindre ; où les propriétés du riche et le modique salaire du pauvre sont également protégés par la loi, où l'espoir d'améliorer sa condition, n'est refusé à personne, les lois relatives aux crimes d'état, sont de la plus grande douceur ; mais il falloit d'autres précautions, d'autres mesures,

pour soutenir une constitution semblable à celle d'Athènes. Aussi les lois concernant les crimes d'état, étoient-elles atroces.

On voyoit devant la salle du conseil, une colonne où étoit gravée cette inscription.

« Quiconque renversera la démo-
« cratie, ou acceptera telle magis-
« trature que ce soit à Athènes, après
« le renversement de la démocratie,
« peut être légitimement mis à mort
« par le premier citoyen vertueux.
« Le meurtrier sera considéré com-
« me ayant fait une chose sainte de-
« vant les dieux, et louable devant
« les hommes; il aura pour récom-
« pense tous les biens de celui qu'il
« aura tué ».

Ce même principe de livrer la justice publique à la discrétion des individus, étoit encore poussé plus loin dans le serment que tout Athé-

nien étoit obligé de prêter, et qui étoit ainsi conçu :

« Je massacrerai de ma propre « main, si j'en suis capable, tout « homme qui renversera la démo- « cratie ; et si quelqu'un ose accep- « ter un emploi sous un autre gou- « vernement, je déclare que je re- « garde comme une action sainte « devant les dieux de lui ôter la vie. « Si quelqu'un de mes concitoyens « périt en commettant ou en tâchant « de commettre un pareil meurtre, « je protégerai ses enfans et sa pos- « térité, comme je le ferois à l'égard « d'Harmodius et d'Aristogiton[1]. Je « rétracte d'avance comme nul, tout « serment qu'on me forceroit de prê- « ter contre les intérêts de la démo- « cratie ».

Enfin, on adressoit des prières

[1] Les meurtriers d'Hipparque.

publiques pour la prospérité de ceux qui seroient fidèles à ce serment, des imprécations contre ceux qui le violeroient, ou contre leur race.

Telle fut la forme du gouvernement athénien depuis la mort de Périclès, jusqu'à ce qu'Athènes fut soumise aux armes victorieuses des Péloponnésiens. Une ville ainsi déchue, privée de toute autorité au-delà des étroites limites de son territoire, et à laquelle on ne permettoit d'exister que sous le contrôle d'une puissance étrangère, sembleroit peu mériter désormais notre attention; mais Athènes, malgré toutes ses pertes, et malgré ses dégradations, a encore des droits à notre curiosité et à notre vénération.

Au milieu de sa décadence, elle conserva les germes de la plus sublime philosophie, de toutes les sciences et de tous les arts libéraux. So-

crate, Xénophon et Platon vivoient encore dans ses murs; Alcibiade, Thrasybule et Conon, quoiqu'exilés, figuroient avec éclat parmi ses citoyens; on y comptoit encore une foule d'artistes, de poëtes, de guerriers, d'orateurs, d'hommes d'état, de sages qui ont rendu leur siècle le plus brillant de tous dans les annales du genre humain. Ce fut par eux qu'Athènes, après avoir perdu son importance politique, continua de jouir d'une prééminence qui n'a peut-être pas été éclipsée, parmi toutes les nations civilisées du monde.

D'après l'esquisse que nous venons de tracer de la constitution athénienne, nous ne serons pas surpris que les hommes opulens et d'une classe élevée, désirassent un changement quel qu'il fût, et ne respirassent avec joie, en se voyant affranchis du joug d'une insolente et igno-

rante multitude. Les Lacédémoniens comptoient beaucoup sur cette opposition d'intérêts, pour tenir Athènes asservie à leur autorité, sans être obligés d'entretenir à grands frais une garnison. C'est ce qui les détermina à laisser à la ville ses murailles et sa citadelle, à lui rendre tout le territoire qui en dépendoit, enfin à laisser aux vaincus douze vaisseaux de guerre de la flotte qu'ils leur avoient prise.

Jamais il n'étoit arrivé aux Athéniens de traiter avec modération une ville conquise; mais les Lacédémoniens regardoient le parti aristocratique comme la plus fidèle des garnisons.[1]

[1] Lysias va même jusqu'à supposer dans ses harangues que Lacédémone auroit volontiers accordé des conditions meilleures, mais que Théramène s'y opposa. C'est une calomnie évidente et imaginée pour flatter les passions de la multitude à laquelle cet orateur étoit dévoué. (*Note de l'Auteur.*)

Fin du tome sixième.

TABLE
DES MATIÈRES.